4e Année Nº 160 Le Nº 0$50 Jeudi 23 Sept. 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

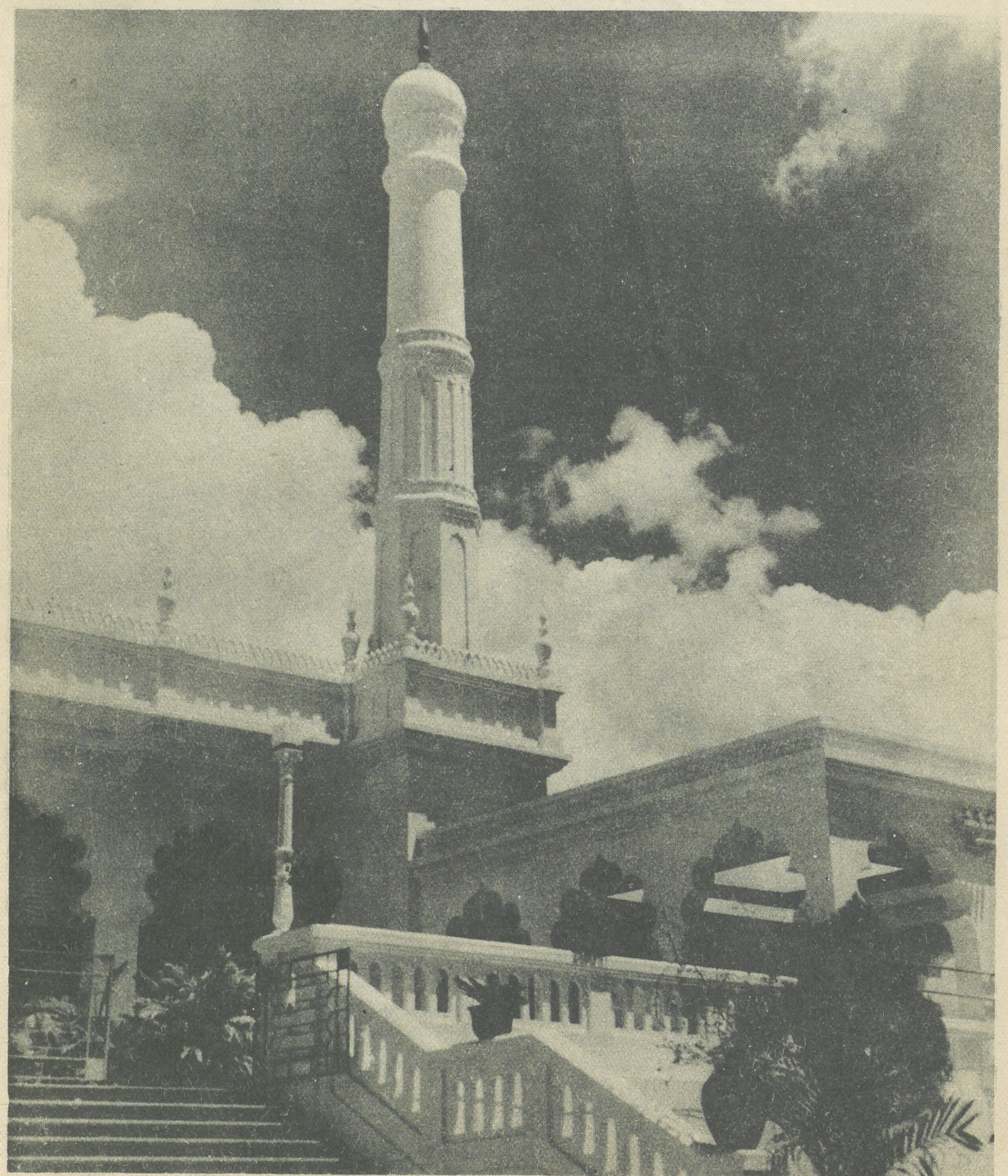


Photo L. YOUNG

"Pagode des Chettys", à Saigon.

Photo exposée au VIe Salon de Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. Tanloc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 160 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 23 septembre 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 25 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 30 $ 00 — Six mois 20 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Etat actuel de l'organisation corporative en France	1
Japon 1943 (suite), par le docteur RIVOALEN (Fragments d'un journal de voyage)	4
Quand l'Amiral Decoux commandait la Cassiopée *dans les Mers du Sud*	7
La romanisation du cambodgien, par W.	10
Les stations d'altitude de l'Indochine. — Bana, par L. S.	12
Importance actuelle du stock ethnique eurasien en Indochine, par P. HUARD et DO-XUAN-HOP	17
Humour annamite	18
Lettre d'Annam. — Fête nocturne en l'honneur de la déesse Thiên-Y-A-Na, par A. DE ROTALIER	19
Un grand centre hospitalier d'Assistance, de recherche et d'enseignement : l'hôpital René-Robin d'Hanoi, par le docteur THÉRON	21
Les nouveaux Abattoirs de la Région Saigon-Cholon	26
Dans l'ordre de la Légion d'honneur	26
Un nouvel agrégé tonkinois : M. Trân-duc-Thao	26
Modernisation de la façade du théâtre de Saigon	28
La Semaine dans le Monde	30
Revue de la Presse Indochinoise	31
La Vie Indochinoise	31
Courrier de nos lecteurs	33
Mots croisés n° 129	34
Solution des mots croisés n° 128	34

ETAT ACTUEL DE L'ORGANISATION CORPORATIVE EN FRANCE

Nous ne possédons sur ce sujet, en raison de notre isolement, que des renseignements incomplets. Il est donc malaisé de se faire une idée précise de l'état actuel de l'organisation corporative élaborée par le Gouvernement du Maréchal.

Voici cependant les grands traits de cette organisation, tels qu'on peut les dégager des informations fragmentaires reçues jusqu'à ce jour.

I. — *L'agriculture*, en raison de sa nature particulière, a été constituée la première en corporation (loi du 2 décembre 1941). Nous consacrerons à la Corporation paysanne un éditorial spécial.

II. — *Dans le domaine industriel et commercial*, le Maréchal a promulgué le 4 octobre 1941 la loi portant création de la Charte du Travail, document remarquable et capital de la Révolution Nationale.

Notons dès l'abord que les organismes institués par cette Charte n'ont, jusqu'à nouvel ordre, que des attributions sociales, à l'exclusion de toute attribution économique.

Il est bien évident, en effet, que la fonction économique des corporations ne peut intervenir qu'après organisation des professions.

En outre, l'économie française a été très atteinte par la guerre et le blocus. Dès le mois d'août 1940, il a fallu faire face à une situation très grave et parer au plus pressé : maintenir la vie économique de la nation et assurer la subsistance des habitants. En conséquence, l'Etat a dû diriger lui-même de très près l'économie en s'appuyant sur l'organisation patronale existante. C'est ainsi que sont nés les comités provisoires d'organisation économique (loi du 16 août 1940), qui ont leur pendant en Indochine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sous la forme des groupements professionnels. Il y a donc disjonction de l'économique et du social. Néanmoins, les comités d'organisation économique, s'ils sont nettement distincts des comités sociaux (cf. *infra*), sont cependant, aux termes de la Charte du Travail, en liaison étroite avec eux.

En matière sociale, par contre, la Charte du Travail a posé les fondements d'une organisation définitive, qui, comme on le sait, a pour but essentiel la pacification et la justice sociales.

Voici, succinctement, quelles sont les grandes lignes de l'organisation prévue par ce texte :

Les activités professionnelles sont réparties entre un nombre déterminé de familles industrielles et commerciales organisées en vue de gérer en commun les intérêts professionnels de leurs membres et d'apporter leur concours à l'économie nationale.

Dans chaque famille professionnelle, on distingue deux organismes :

1° *Les syndicats.*

C'est un mode d'association auquel patrons, techniciens et ouvriers restent attachés, a dit le Maréchal. Au sein de chaque profession, il y aura donc autant de syndicats que de catégories de participants : syndicats des employeurs, syndicats des ingénieurs, syndicats des cadres administratifs et commerciaux, syndicats des agents de maîtrise, syndicats des ouvriers, syndicats des employés.

Ces syndicats sont obligatoires. La grève et le lock-out sont interdits. Ils perdent tout caractère politique ou confessionnel.

Il est prévu un syndicat *local*, de chaque catégorie, dans les localités peu importantes.

A l'échelon *régional*, les délégués des syndicats locaux constituent une *union*.

A l'échelon *national*, les délégués des syndicats régionaux se groupent en *fédérations*. (On aura, par exemple, la Fédération des Employeurs du Bâtiment, la Fédération des Ouvriers du Bâtiment, la Fédération des Employés du Bâtiment, etc.)

Les fédérations ayant une parenté économique constituent une *famille professionnelle*. Par exemple les diverses fédérations de l'acier, du cuivre, de l'aluminium, etc., formeront la famille professionnelle des métaux.

Tous ces syndicats, unions, fédérations constituent en quelque sorte l'ossature verticale des familles professionnelles. Leurs principales attributions sont : l'encadrement et la représentation de leurs ressortissants, la transmission et l'exécution des décisions des comités sociaux, l'étude des questions professionnelles qui leur sont propres en vue de présenter des suggestions.

Mais il ne suffit pas de grouper les différents participants de la production en syndicats distincts. Il faut jeter des ponts entre eux. C'est dans ce but que la Charte institue les comités sociaux.

2° *Ces comités sociaux* sont des organismes groupant les représentants des divers syndicats énumérés plus haut afin de régler en commun les questions professionnelles et sociales (salaires, apprentissage, hygiène et sécurité du travail, conventions collectives, assurances, retraites, aide familiale, habitations à bon marché, jardins ouvriers, sports, etc...).

La Charte prévoit :

a) Dans chaque entreprise de plus de 25 ouvriers et employés, un comité social d'entreprise rassemblant patrons, ouvriers, techniciens, cadres administratifs et commerciaux, employés, agents de maîtrise ;

b) A l'échelon syndicat, c'est-à-dire dans chaque localité, un comité social local, formé de délégués des syndicats des six catégories ;

c) A l'échelon union, un comité social régional ;

d) A l'échelon fédération, un comité social national.

L'action des comités sociaux ne s'exerce que sur les questions professionnelles et sociales, à l'exclusion de toute immixtion dans la conduite et la gestion des entreprises.

Les décisions du comité social sont obligatoires dans tout son ressort professionnel et territorial.

Ces comités sociaux sont dotés de la personnalité civile et réalisent leurs buts à l'aide d'un fonds commun alimenté par une contribution obligatoire de tous (ouvriers et patrons) et surtout par des prélèvements sur les bénéfices des entreprises.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'organisation prévue par la Charte. Sa mise en œuvre suppose un long et tenace effort.

Le comité social est le germe de la future corporation. Le passage du comité social à la corporation se fera par la jonction de l'économique et du social. Or, comme le rappelait récemment Hubert Lagardelle, ministre du Travail, « la jonction du social et de l'économique ne peut venir qu'après la mise en place des comités sociaux et des familles professionnelles ».

***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Voyons maintenant quel est le degré de réalisation des dispositions prévues par la Charte.

I. — Les familles professionnelles ont été déterminées et dotées de commissions provisoires d'organisation, dont l'activité a fait l'objet de plusieurs informations. Voici la liste des familles professionnelles (sous toutes réserves) :

1° Cuirs et peaux ; 2° Pelleteries et fourrures ; 3° Fabrication de tissus et industries similaires ; 4° Habillement et travail des étoffes ; 5° Fabrication et transformation des papiers et cartons ; 6° Verre ; 7° Industries chimiques ; 8° Sous-sol, industries et commerces annexes ; 9° Bâtiments et travaux publics ; 10° Matériaux de constructions ; 11° Céramique ; 12° Café, hôtels et restaurants; 13° Assurances; 14° Eau, gaz, électricité ; 15° Banque, établissements financiers, bourse ; 16° Transports ; 17° Hygiène ; 18° Métiers d'art et fabrication d'articles divers ; 19° Spectacles ; 20° Production des métaux ; 21° Transformation des métaux ; 22° Bois et ameublement ; 23° Santé ; 24° Professions juridiques.

II. — La pêche maritime, la marine de commerce, la batellerie et la navigation intérieure, ont été constituées en corporations.

III. — La plupart des syndicats locaux seraient créés et fonctionneraient. Les unions et fédérations fonctionneraient dans plusieurs familles professionnelles dont la constitution serait parachevée (cuir, céramique).

IV. — Un récent communiqué nous annonçait que de nombreux comités sociaux d'*entreprise* (plusieurs milliers) et *locaux* fonctionnent d'une manière satisfaisante. Un communiqué du 10 août 1943 précise que le comité social *régional* des houillères du Nord est constitué. Un communiqué du 25 août précise que « le Maréchal a signé les textes relatifs à la constitution de certains comités nationaux, régionaux et locaux », sans préciser lesquels.

V. — La Charte du Travail est dotée d'un bulletin, organe d'organisation et de documentation qui a pour but d'aider à la mise en œuvre de la loi du 4 octobre 1941.

VI. — Le statut de l'artisanat vient d'être publié au *Journal Officiel* du 25 août 1943. Une commission d'enquête spécialisée vient d'être créée afin de préparer une charte corporative.

VII. — Le Gouvernement vient de créer une commission nationale d'apprentissage, chargée d'organiser dans chaque famille professionnelle la formation des ouvriers qualifiés dont elle a besoin. Il a, en effet, paru nécessaire de ne pas attendre partout la constitution des comités sociaux nationaux pour mettre en train quelques-unes des activités qui leur seront dévolues par la suite.

VIII. — Des ordres analogues à celui des avocats ont été institués pour les professions suivantes : architectes, médecins, pharmaciens, vétérinaires ; ces ordres s'inséreront plus tard dans leur corporation respective.

***

Telle apparaît, sommairement esquissée, l'œuvre réalisée. On voit qu'un grand pas a été fait et que des fondements solides ont été posés. Mais on se rend compte que bien des efforts sont à accomplir pour parachever l'organisation. Ils demanderont du temps. Et il ne faut pas se dissimuler que ces efforts rencontrent bien des résistances et bien des incompréhensions.

« Il n'en peut être autrement, nous rappelle le Maréchal, dans son message du 1er mai 1943, car la Charte est révolutionnaire. Comment substituer à la lutte des classes, la communauté du travail, sans rencontrer la résistance des intérêts et des habitudes et la violence des impatients ? Comment substituer au désordre, la profession organisée sans irriter le libéralisme et l'individualisme ? Faut-il enfin vous rappeler que nous travaillons en période exceptionnelle dans un pays vaincu, occupé, qui n'est plus dans la guerre mais qui demeure sous la guerre ?...

... Mais l'expérience démontre que la Charte du Travail n'est pas une construction théorique mais une bienfaisante et vivante réalisation... »

A tous les Français de demeurer fermes, quoi qu'il arrive, dans la voie tracée. Les paroles du Maréchal et les premières expériences commandent la confiance. Mais il ne faut pas oublier que la confiance ne suffit pas, que « chacun doit faire l'effort nécessaire pour cette création commune des institutions. N'attendez pas, ajoute le Maréchal, que celles-ci jaillissent toutes formées des seuls textes de lois... C'est aux professionnels eux-mêmes, c'est à vous, hommes de l'industrie, du commerce et de l'artisanat, de déployer les ressources de votre dévouement à vos camarades de labeur pour faire naître ces institutions dans le cadre de la loi, pour dégager les meilleurs d'entre vous, et pour affirmer les traditions professionnelles et sociales, sans lesquelles les lois ne sont que des paroles sans vie ».

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JAPON 1943

par le Docteur RIVOALEN (*Suite*)

(*Fragments d'un Journal de voyage.*)

21 avril, 8 heures. — Le soleil daigne sourire à travers le camouflage sévère des fenêtres. Hier, déjà, il nous a réchauffés le long des sentiers tyroliens de Nikko, première excursion du programme. Je ne la raconterai pas pour respecter ma promesse. Nikko n'appartient pas au Japon 1943 : c'est un paysage de légende. Mon « pocket-guide » déclare qu'on hésite à dire ce qu'il convient d'y admirer le plus, les mausolées eux-mêmes ou le site qui les entoure. C'est très exact. J'ajouterai simplement qu'il y eut pour moi un troisième sujet d'admiration, c'est le fait qu'à deux heures de la capitale, on puisse trouver dans une station d'altitude du genre Tam-dao un hôtel aussi confortable, aussi luxueux, aussi paisible que le Kanaya-Hôtel. Par moments, j'avais l'impression d'assister à une représentation de l'*Auberge du Cheval Blanc* donnée en costumes japonais.

J'ai décidé de consacrer cette matinée, la dernière du séjour à Tokyo, à des démarches professionnelles. Courons vite au breakfast avant de partir en chasse !

9 heures. — Grâce aux bons offices du docteur Tomai, que j'avais connu à Hanoi, je fais une prospection intéressante dans les officines de Tokyo. Notre disette pharmaceutique en Indochine me paraît encore plus cruelle au milieu de cette débauche de spécialités précieuses qui encombrent les étagères. Pauvres Tonkinois qui courez vainement toutes les pharmacies à Hanoi en quête d'un tube de Dagénan que le marché noir vous propose au prix du platine, sachez qu'à Tokyo on se procure, pour moins de cinq piastres et sans ordonnance médicale, l'équivalent exact de cette précieuse drogue ! Sachez qu'à Tokyo, on ne risque pas de mourir de béribéri aigu parce qu'on trouve de la vitamine B au coin de la rue ; que les diabétiques ont assurés de leur ration d'insuline ! Enviez les Japonais qui sont riches de tels privilèges et souhaitez avec moi que notre approvisionnement en remèdes soit l'un des symboles de la co-prospérité. J'empoche quelques spécimens avec la discrétion que m'impose mon fret dérisoire de passager aérien, et je cours vers d'autres butins.

10 heures. — Le professeur Kitashima est doyen de la Faculté de Médecine de Keio, rivale de l'Université Impériale, et dirige en même temps l'Institut Kitasato, l'équivalent japonais de notre Institut Pasteur. Je suis chargé de lui demander quelques renseignements importants d'ordre technique. Il me réserve à sa clinique des maladies contagieuses de la Faculté de Keio un accueil plein d'urbanité. C'est un vieillard imposant, qui ressemble aussi exactement au maréchal Hindenburg que son maître Kitasato ressemblait, dit-on, à Robert Koch. Il m'emmène de là jusqu'à l'Institut, dans sa voiture personnelle. Je garderai de ce trajet un souvenir impérissable : il traverse un immense cimetière dont l'allée centrale est recouverte par une voûte de cerisiers. Ils sont, ce matin, à l'apogée de leur floraison, et nous avançons, pendant un kilomètre, sous un tunnel éblouissant. Le sol est jonché de pétales, comme la rue de mon village de France le jour de la Fête-Dieu. C'est d'autant plus admirable que personne ne m'a parlé de ce site et qu'aucun guide ne le signale. Qu'on me permette de combler ici cette lacune : il n'y a pas au Japon de spectacle plus artistique que ce cimetière urbain dans la gloire d'un beau matin d'avril.

L'Institut Kitasato a été créé en 1941 par le grand savant japonais dans le paisible quartier de Shirogane. Le docteur Miyajima, son actif sous-directeur, m'en fait les honneurs avec beaucoup de bonne grâce. Il me montre, dans une cour intérieure, les temples élevés à la mémoire de Koch et de Kitasato, devant lesquels se déroule, aux jours anniversaires, une cérémonie du rite Shinto. Le temple consacré à Koch a une curieuse histoire : pour se procurer les reliques indispensables à tout sanctuaire, Kitasato eut l'idée, au cours d'un séjour au Japon du grand bactériologiste allemand, de faire mettre de côté par sa servante les cheveux tombés à l'occasion des fréquents coups de peigne qu'il se donnait. Il les enferma précieusement dans une cassette qui constitue maintenant le trésor du sanctuaire. Le docteur Miyajima me raconte, chemin faisant, cette touchante histoire qu'il a rapportée déjà dans une plaquette dédiée à ses maîtres.

Je repars comblé d'attentions et renseigné sur tout ce que je désirais connaître. Dans un salon d'attente que je traverse pour sortir, je reconnais, en bonne place,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un portrait de Pasteur. La flatteuse dédicace, écrite de la main même du savant français à l'adresse de Kitasato, constitue la meilleure réplique aux traditions de courtoisie qui règnent dans cette maison.

Hakone, 22 avril. — Les sommets des monts de Hakone m'apparaissent, du Gohra Hôtel, comme les marches d'un escalier gigantesque qui relierait le mont Huzi au Pacifique. Je n'en vois le commencement ni la fin, mais dans le fragment que limite mon horizon, la séduction du détail le dispute à la majesté de l'ensemble. De jeunes plantations de pins s'efforcent d'habiller les pentes que je préfère, pour ma part, nues et sauvages. Je devine, à leur base, l'échancrure profonde d'une vallée d'où monte le bruit sourd des cascades. Çà et là, sur les pentes ou dans les bas-fonds visibles, des panaches de fumée coiffent le jaillissement des sources thermales. Sur ma droite, le site célèbre de Myanosita cache les toits de ses villas rustiques sous un dôme de cerisiers fleuris. L'air est vif, limpide, printanier : la jeunesse éclatante de l'année resplendit sur le Parc national de Hakone. Cette impression de renouveau ne se limite pas au spectacle du monde extérieur. Elle éveille en moi des réminiscences lointaines de printemps français. Toutes les misères que nous portions en nous, à l'arrivée, les ankyloses, les catarrhes, les humeurs, en un mot, toute cette moisissure de l'humide séjour tonkinois, ont fondu comme une neige au soleil de ce printemps familier. Tandis que je me réchauffe béatement, à la terrasse de ma chambre, je me plais à imaginer une époque où il sera commode, rapide et... économique de fuir l'étuve des deltas indochinois pour venir se rajeunir dans un tel site. L'accès lui-même en est plein de pittoresque et d'agrément. Nous avons quitté, à Odawara, la grande ligne pour prendre le petit train de montagne ; le décor tropical en moins, il semble qu'on escalade les pentes du plateau de Dalat. Ici, toutefois, la ligne n'a pas de crémaillère : le train électrique dessine, sur le flanc de la montagne, une série de trajets obliques entre des gares minuscules et fleuries où, chaque fois, la machine change d'extrémité et de direction. A la dernière station, à 700 mètres d'altitude, le Gohra Hôtel a dressé devant nous son impressionnante façade, toute en vitres et en terrasses. Dans le hall, un alignement bariolé de servantes composait une scène de bienvenue éclipsant de loin les fastes de l'accueil dans un palace helvétique.

Sur la table de ma chambre, il y a des prospectus luxueux et d'un lyrisme ingénu. Ils disent que l'hôtel est la parure du « Huzi-Hakone-National Park ». Je cite textuellement : « Who can deny that Gohra Hôtel is one of the most palatial hotels in the Orient ? Certainly not ». Une trop faible expérience des palaces orientaux m'interdit de prendre parti. Je sais seulement que les chambres y sont luxueuses, les salons somptueux, la table très convenable pour l'époque. Il y a, au sous-sol, une curieuse piscine alimentée par une source thermale.

Hélas, la brièveté du séjour ne me laissera pas le loisir de m'élancer sur les chemins de montagne à la poursuite de toutes les images que le guide propose à la curiosité des estivants ! Je ne verrai pas le sommet du mont Huzi se refléter dans le miroir du lac Nakone. Il me faudra donc relire dans quelque récit de voyage les impressions d'un rival ; ou bien revenir moi-même en des temps moins troublés. J'échangeais tout à l'heure quelques propos avec le gérant et lui témoignais une satisfaction plus visible sur mes traits qu'intelligible dans mon anglais déplorable. J'ai cru comprendre, dans le sien, qu'il m'exhortait, d'une façon très persuasive, à revenir plus tard « with Madam and the babys », ce que je lui ai formellement promis, sans autre engagement que ma conviction apparente. Je crois n'avoir jamais fait une promesse aussi sincèrement optimiste.

Gare de Nagoya, 11 heures. — Le château fort de Nagoya, que nous venons de visiter, avant de poursuivre notre voyage, est un des monuments les plus photogéniques du Japon féodal. Je garde encore dans les yeux l'éblouissement de la lumière qui jaillissait de ses murs et de ses remparts en pierre blanche, tandis qu'aux pointes du toit, les célèbres dauphins en or semblaient sortir, tout frétillants, d'un océan de feu.

La caravane des congressistes paraît frappée du même saisissement et s'étire, nonchalante et désordonnée parmi les courants humains qui encombrent la gare de Nagoya. Cette gare a les dimensions intérieures d'une cathédrale, à l'échelle d'une métropole d'un million d'âmes où la plus courte rue s'allonge sur cinq kilomètres. (A vrai dire les maisons y sont toutes si basses que la ville semble réduite à deux dimensions de l'espace.) Nous atteignons un quai interminable, strié de voyageurs disposés sagement en petites rangées parallèles. On m'explique que, devant chacune, s'arrêtera exactement la porte d'un wagon déterminé. J'admire cette discipline con-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

certée de la compagnie et du public, mais j'ai connu déjà pareille surprise en voyant, aux stations d'autobus et de tramways, les candidats passagers, former des queues spontanées, sans le secours de barrières ni de chaînes.

Le spectacle de notre défilé constitue pour cette foule, une attraction inespérée. Le succès le plus net est pour le Mongol, qui s'est adjoint depuis quelques jours un collègue en robe aubergine.

Je dois avouer que le professeur Galliard et moi, arrivons immédiatement à leur suite dans la ferveur populaire qui admire la taille autant que l'accoutrement ou les traits.

Nous nous acheminons, derrière l'infatigable général Morishima, à travers les chariots de portage, les étalages de journaux et de comestibles. Il y a des « bentos » pour toutes les bourses et pour tous les goûts. Je pense que s'il existe un rationnement alimentaire au Japon, les gares doivent jouir d'une sorte de franchise, car on peut acheter ici toutes les boîtes qu'on veut. Il y a même des entremets glacés portatifs et du thé dans de ravissantes petites théières en terre cuite qui ne sont même pas consignées. Le seul désagrément des gares japonaises, pour le touriste étranger, c'est le bourdonnement des haut-parleurs. Il y en a un ou deux sur chaque quai et le speaker a toujours quelque chose à dire : il doit être payé au mot. Sa complainte nasillarde et monotone m'intrigue. Un confrère nippon m'en traduit quelques bribes. Les voyageurs sont invités à bien vérifier le numéro du quai, l'horaire du train, à ne pas se pencher sur la voie, à respecter l'ordre. Nous sommes d'accord : c'est à la fois désagréable et utile comme une médecine.

Ise, 15 heures. — Il y a autant de pèlerins à Ise, un jour ordinaire, qu'à Sainte-Anne-d'Auray un jour de pardon. Ce détail mis à part, c'est la même qualité de foule rurale et sincère. Nous avons vu défiler près du sanctuaire de Geku, la fameuse procession des coupeurs de bois, qui ramenaient de la forêt les troncs d'arbres destinés à l'édification du nouveau temple. Tous les 20 ans, m'explique le professeur Tsurumi, on le rebâtit sur un emplacement voisin. Pendant le mois qui précède, les hommes pieux vont couper chaque jour le bois nécessaire et s'attellent par centaines au chariot rustique et gémissant qui le rapporte. Tout un état-major ecclésiastique est juché au sommet du véhicule, dans une sorte de loge pompeusement décorée. Pendant les pauses, une voix de soprano, aussi pure que celle d'un petit chanteur à la Croix de Bois, invoque le dieu des fermes, des récoltes, de la table et de la sériciculture, auquel le sanctuaire est consacré. Les hommes attelés au char portent une tenue et une coiffure blanche assez baroques mais personne ne songe à trouver leur accoutrement étrange ni ridicule tellement leur attitude paraît naturelle. Je remarque, une fois de plus, dans cette assemblée la proportion considérable de robustes civils.

Ise, 16 heures. — Après le petit sanctuaire, nous abordons à présent le grand, celui de la déesse Amaterasu, ancêtre de la famille impériale. Il est en pleine campagne, adossé aux pentes boisées d'une colline. J'admire le sens artistique qui a créé, autour de ce temple, un décor végétal aussi propice à la méditation : quelques pelouses strictes, une rivière paisible, des alignements de cryptomères composent un ensemble d'une harmonie sereine. Imaginez, par-dessus tout cela, un silence solennel, qui absorbe la rumeur contenue de la foule. Les pèlerins se succèdent devant la porte close du temple, se recueillent un instant et appellent l'attention de la divinité par un léger claquement de mains. Puis ils lancent vers un drap tendu sur les marches quelques pièces de monnaie. La dévotion est accomplie. D'autres formalités facultatives s'y ajoutent : dans la cour voisine se tient un commerce florissant d'insignes et de devises, dont se parent les fidèles. Plus loin, des « kannouchis » shintoïstes appliquent sur des carnets vendus à cet usage, des cachets aux empreintes noires, rouges ou vertes du plus bel effet. Toute une foule de familles endimanchées, encombrées de marmots, de lycéens, de permissionnaires, de provisions de bouche et de souvenirs, hante les parages du lieu saint. Un tel déploiement souligne l'importance exceptionnelle du pèlerinage. Pourtant, je ne trouve pas l'expression de cette ferveur grave, recueillie, émouvante que reflètent les visages des pèlerins de mon pays. La divinité semble ici moins transcendante : c'est un dieu national et l'hommage public comporte plus de fierté patriotique que de religieuses effusions.

(*A suivre.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUAND L'AMIRAL DECOUX COMMANDAIT LA "CASSIOPÉE" DANS LES MERS DU SUD

Dans A la poursuite du Soleil, *l'ouvrage publié par Alain Gerbault sur sa randonnée à bord du* Firecrest, *nous retrouvons les pages suivantes qui évoquent le temps où le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux commandait la* Cassiopée.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici ce texte vivant et pittoresque.

Alain Gerbault vient de quitter Tahiti.

Le surlendemain, au jour, l'île de Porapora n'était qu'à trente milles, me montrant sa face morne et sauvage que seule avait aperçue Loti.

Mais ce n'était qu'une trompeuse illusion, car lorsque je m'engageai dans le détroit qui la séparait de l'île de Tahaa, Porapora m'apparut riante, verte et fertile. Puis la brise devint légère, et il était presque nuit lorsque s'ouvrit l'entrée de la passe de Teavanui, la grande baie.

Alors commença une navigation passionnante ; je louvoyai contre la brise et le courant, souvent guidé seulement par le bruit des brisants sur les récifs qui frangeaient la passe. Ces dangers furent bientôt laissés derrière, et je fus aidé par la clarté de la lune qui venait de se lever doucement sur le lagon à peine ridé entre les îles de Tupua et de Porapora. Puis comme je m'approchais de la terre, des nuages et une pluie torrentielle cachèrent tout à ma vue, mais j'avais eu le temps de prendre au compas deux gisements du sommet des monts Pahia et de l'île Tupua. Je lâchai mon ancre par quinze brasses de fond, et lorsque le grain fut passé et que la lune se montra de nouveau à travers les nuages, la jetée en bois de l'embarcadère de Vaitape m'apparut à moins d'une encâblure. Je n'aurais pas pu, même en plein jour, choisir mieux mon mouillage.

Sur la jetée j'entendais des chants et des rires, car mon arrivée avait été signalée avant la nuit, mais personne ne vint à bord et je ne désirais pas aller à terre ce soir-là.

Le lendemain, je reçus à bord la visite du représentant de la France, qui était un ancien colon venu il y a quinze ans dans le pays. Il cumulait ses fonctions avec celle de maître d'école, était marié avec une Française et père de deux filles.

Quelques jours après mon arrivée, le chef de l'île donna un déjeuner en mon honneur. Une case ouverte avait été spécialement construite pour la circonstance et décorée des fleurs odoriférantes de l'hinano et du tiare. Des piles de fruits, cocos, régimes de bananes, étaient devant l'entrée.

Autour d'une natte sur laquelle étaient disposés les mets, nous nous assîmes par terre, les jambes croisées et couronnés de fleurs à la mode polynésienne. Naturellement nous mangions sans fourchette et entre chaque plat, des calebasses d'eau circulaient pour nous permettre de nous laver les mains. Mais les discours furent inoubliables.

A la fin du repas, le chef se leva et prit la parole en tahitien. Malheureusement je ne pouvais comprendre toutes ses paroles et je ne peux dire ici que le feu de son discours, la noblesse de son attitude et de ses gestes, la perfection rythmique et harmonieuse de ses périodes.

Lorsque l'interprète me traduisit le sens général du discours, je fus émerveillé. Le chef s'excusait de ne pouvoir mieux me recevoir, car le cyclone du mois de janvier précédent avait dévasté l'île et détruit sa maison. Il m'offrait la pyramide de vivres qui était au pied de la case et me souhaitait la bienvenue dans son île de Porapora. Puis il m'adoptait suivant la coutume polynésienne et déclarait que toute l'île me connaîtrait dorénavant sous un nom tahitien qui n'est plus, hélas ! dans ma mémoire, mais qui voulait dire « le chant des cannes à sucre ». Alors survenait une histoire merveilleuse, celle d'un guerrier porapora incomparable d'adresse et de bravoure qui, cerné sur le sommet d'une colline entre les monts Faitape et Faanui et percé par les sagaies de ses ennemis, s'adossa à un massif de cannes à sucre pour mourir. Le fier chant de mort qu'il déclama avant d'expirer resta légendaire et devint son nom pour les générations futures :

« Ainsi, me disait le chef, parce qu'il était notre guerrier le plus brave et parce que nous admirons ta bravoure, seul sur les mers, nous te donnons son nom et c'est ce que nous pouvons te donner de mieux. »

Lorsque je me souvins que l'île de Porapora était réputée pour ses farouches guerriers, redoutés dans tout l'archipel, je devins fort confus, car jamais je n'avais été autant honoré, et ne pus que leur répondre combien j'appréciais un tel

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

honneur et leur affirmer ma gratitude et mon amour.

Je déplorai aussi de ne pas entendre parfaitement le langage tahitien, mais je promettais de revenir un jour pour recueillir et étudier les légendes guerrières de Porapora.

J'ai dit qu'un cyclone avait dévasté l'île. Tous les arbres avaient perdu leurs feuilles et leurs fruits et les maisons avaient été détruites. Un témoin m'affirma que leurs toits de tôle ondulée volant partout constituaient un grand danger. Seules restaient debout de grandes cases indigènes qui servaient le soir de lieux de réunions pour l'entraînement aux merveilleux chœurs de Porapora réputés dans tout l'archipel. On travaillait activement à reconstruire, hélas ! toujours des maisons inélégantes en bois blanc et je regrettais beaucoup la disparition des artistiques cases indigènes construites sur pilotis au bord du lagon, qui étaient plus en harmonie avec le paysage.

A Porapora, il n'y avait d'autre Européen dans l'île que le résident qui m'avait reçu à mon arrivée, et je me liai avec la jeunesse du pays, apprenant ainsi à connaître, mieux qu'à Papeete, cette si intéressante branche tahitienne de la race polynésienne. Je me promenais pendant le jour avec les jeunes gens du pays dans cette île si gaie, verte et riante que dominait le mont Pahia qu'on voyait de partout. Et le soir, autour d'un flamboyant, presque au bord de la mer, les habitants du village se réunissaient pour danser, couronnés de guirlandes, portant dans les cheveux les fleurs de l'hinano ou du tiare et parfumés d'huiles odoriférantes. Et nous errions parmi les groupes, moi et mes jeunes amis, en nous tenant par la main, et quelquefois, moi qui ne danse jamais en France, je me laissais entraîner dans les danses naïves.

La population de Porapora s'est conservée un peu plus pure que celle de Tahiti, malgré un apparent mélange de blancs et de Chinois ; les jeunes indigènes portent leurs cheveux longs ; la plupart ont les yeux grands et langoureux, et cette beauté polynésienne si attirante.

⁂

Un jour, un navire français apparaissait en face de la passe. C'était l'aviso *Cassiopée* qui arrivait des îles Samoa. Bientôt il mouillait ses ancres non loin du *Firecrest,* une chaloupe à vapeur s'en détachait et venait accoster à mon bord. Un officier venait de la part de son commandant m'offrir les services de la marine française au cas où j'aurais besoin de réparations. Je me rendis aussitôt à bord de la *Cassiopée* pour remercier le commandant Jean Decoux de sa courtoise attention et il me retint à déjeuner avec lui.

Pour la première fois, je rencontrais dans ma carrière un bateau de guerre de mon pays et j'admirai beaucoup la magnifique tenue des Français ayant l'esprit maritime et pouvant s'intéresser à tout ce qui me passionne.

Par une coïncidence assez curieuse, un jeune matelot de la *Cassiopée* m'avait écrit jadis, après ma traversée de l'Atlantique, pour s'embarquer avec moi. Sur mon refus, il s'était engagé dans la marine de guerre, et nous nous rencontrions au milieu du Pacifique. Dans l'après-midi, je lui montrai le *Firecrest* dans ses moindres détails.

Le commandant Jean Decoux vint aussi me rendre visite à mon bord et y resta longtemps. Il parut fort intéressé par mes instruments et mes méthodes de navigation ; devant mes cartes, nous parlâmes longuement de ce que j'avais fait et de mes projets futurs.

Le soir, il y eut à terre une grande fête en l'honneur du bateau de guerre, sur la pelouse que la *Cassiopée* balayait de son projecteur. Tout d'abord les indigènes assis sur l'herbe exécutèrent un extraordinaire chœur à huit parties différentes, d'une étrange et curieuse harmonie avec les notes finales tenues fort longuement. Ce fut ensuite, par les meilleurs danseurs de l'île, une hupahupa d'une virtuosité inouïe, avec des contorsions presque acrobatiques. Un entraînement datant du plus jeune âge est nécessaire pour bien exécuter cette danse, et les danseurs aussi bien que les chanteurs de Porapora sont renommés dans tout l'archipel.

Le commandant, entouré de ses officiers, assistait à la fête ainsi que de nombreux matelots. Je circulais parmi les groupes, heureux de voir la joie naïve de mes amis indigènes, contents de recevoir des Français qui s'intéressaient à eux et les aimaient, puis je vins m'asseoir à côté du commandant ayant à mes pieds mon jeune ami Tepara.

Le lendemain, la *Cassiopée* se dirigeait vers Tahiti, mais, pendant les deux jours qui passèrent avant mon départ pour les îles Samoa, je pus constater l'excellente impression qu'avait faite sur les indigènes le passage du bateau de guerre et combien il était bon pour leur attachement à la France qu'ils vissent de temps en temps des Français venir vers eux sans aucun but intéressé et non pas pour les exploiter ou leur demander de l'argent.

Le samedi 12 juin 1926, je levai l'ancre dans l'après-midi et sortis du merveilleux lagon de Porapora.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

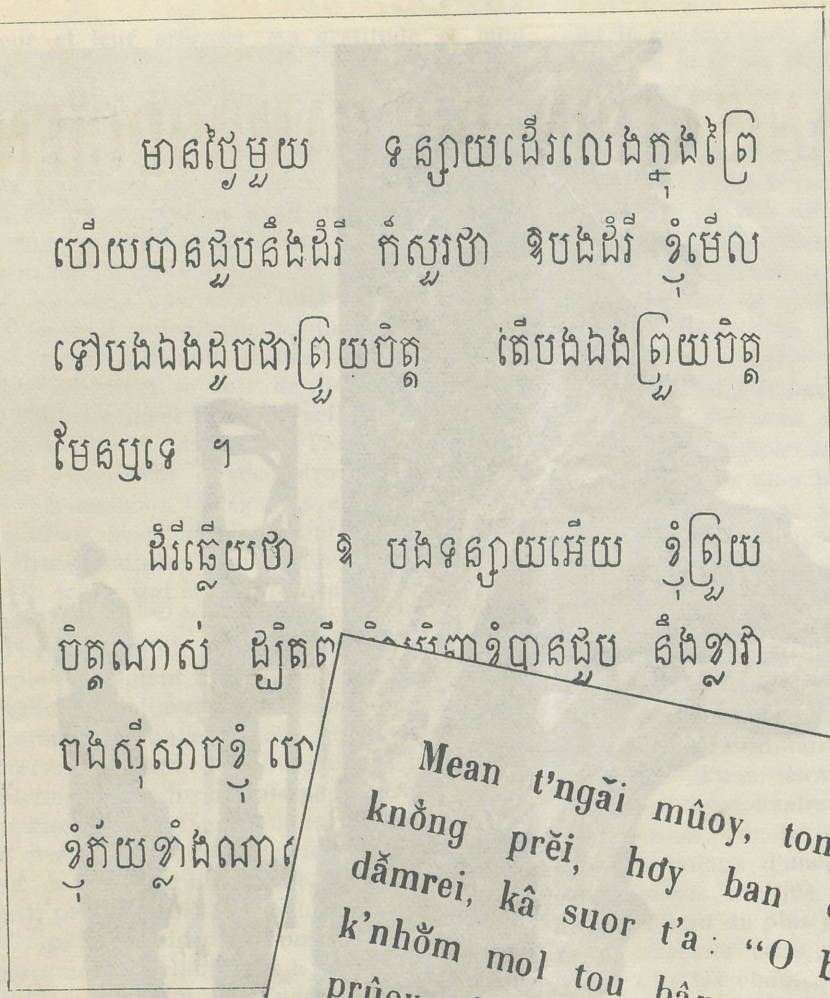


Etablissements français de l'Océanie. — La baie d'Opunohu (île de Moorea).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ci-contre :
Texte en caractères khmers.

Ci-dessous :
Le même texte en cambodgien romanisé.



Mean t'ngăi mûoy, tonsay dơr léng knŏng prĕi, hơy ban chûop nŭng dămrei, kâ suor t'a : "O bâng dămrei, k'nhŏm mol tou bâng èng daûch chea prûoy chĕt, tơ bâng èng prûoy chĕt mên rư té ? ,,

Dămrei ch'lơy t'a: O bâng tonsay ơy, k'nhŏm prûoy chĕt năs, dbĕt pi msĕl mĭnh, k'nhŏm ban chûop nŭng k'la, vea chăng si săch k'nhŏm, hèt nŏh ban chea k'hhŏm prûoy chĕt năs. K'nhŏm p'ĕi k'lăng năs mĭn dœ̆ng kĭt yang na té.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une importante réforme au Cambodge

LA ROMANISATION DU CAMBODGIEN

par W.

Le Gouverneur Général de l'Indochine, a profité, le 14 août dernier, d'un bref séjour à Phnom-penh pour approuver un Krâm de S. M. Sihanouk rendant obligatoire, à compter du 1er décembre 1943, l'usage du cambodgien romanisé dans les Services administratifs du royaume.

Ainsi se trouvera introduite dans l'usage courant une représentation graphique de la langue khmère dont l'adoption peut être capitale pour l'évolution de la pensée cambodgienne.

Pour saisir, en effet, toute la portée de cette réforme, il convient de rappeler que l'écriture traditionnelle cambodgienne, si elle traduit fidèlement les moindres nuances phonétiques de la langue, est, par la nature et la complexité de sa structure, d'une lecture lente, même pour les lettrés, et d'une reproduction difficile.

Il n'y a pas de majuscules, ni de liaison entre les lettres, ni de séparation entre les mots. Les caractères cambodgiens, élégants, filiformes, admirablement faits pour être dessinés au stylet sur une feuille de latanier, se suivent en un ensemble compact, où l'œil se perd et où la voix hésite.

A cette uniformité s'ajoute la rigidité mathématique d'une combinaison verticale des consonnes et des signes-voyelles, utilisant jusqu'à trois étages d'écriture, et qui a été jusqu'à présent un obstacle dirimant à la construction d'une machine à écrire cambodgienne.

Il suit de là qu'un texte cambodgien ne se lit pas : il se déchiffre. Encore moins — et les Cambodgiens instruits sont les premiers à en convenir — se laisse-t-il parcourir du regard.

Si l'écriture cambodgienne traditionnelle fait partie du patrimoine national, si elle doit rester le véhicule de la langue sacrée et de la littérature ancienne, s'il est bien entendu qu'elle doit continuer à être enseignée dans les établissements scolaires, du moins était-il nécessaire à un pays soucieux de progrès d'adopter pour les usages courants un alphabet plus simple, plus clair, plus rapide, et se prêtant aux exigences de la dactylographie et de la typographie.

Le jeune Souverain du Cambodge, et Son gouvernement, l'ont parfaitement compris. Sur la proposition de M. le Résident Supérieur Georges Gautier, Sa Majesté a bien voulu donner la consécration royale à un système de transcription, mis au point par le savant Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, M. Georges Cœdès, et qui constitue un ensemble clair, cohérent, logique, donnant à l'expression écrite de la langue une lisibilité parfaite.

Réforme de structure, qui prendra assurément place parmi les importantes mesures de modernisation auxquelles S. M. Norodom Sihanouk attachera son nom...



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES STATIONS D'ALTITUDE DE L'INDOCHINE

BANA

par L. S.

A 43 kilomètres au S.-O. de Tourane, dominant le proche paysage de sa masse bleu sombre, se dresse en contrefort du massif intérieur de l'Ataouat, un bloc trapu de 1.472 mètres de haut qu'enserrent deux rivières alimentées par ses propres torrents : c'est la montagne de Bana, la Nui Chua, ou Montagne Princesse, drapée de végétation luxuriante longtemps inviolée.

Ce mont porte en capuchon la station de Bana.

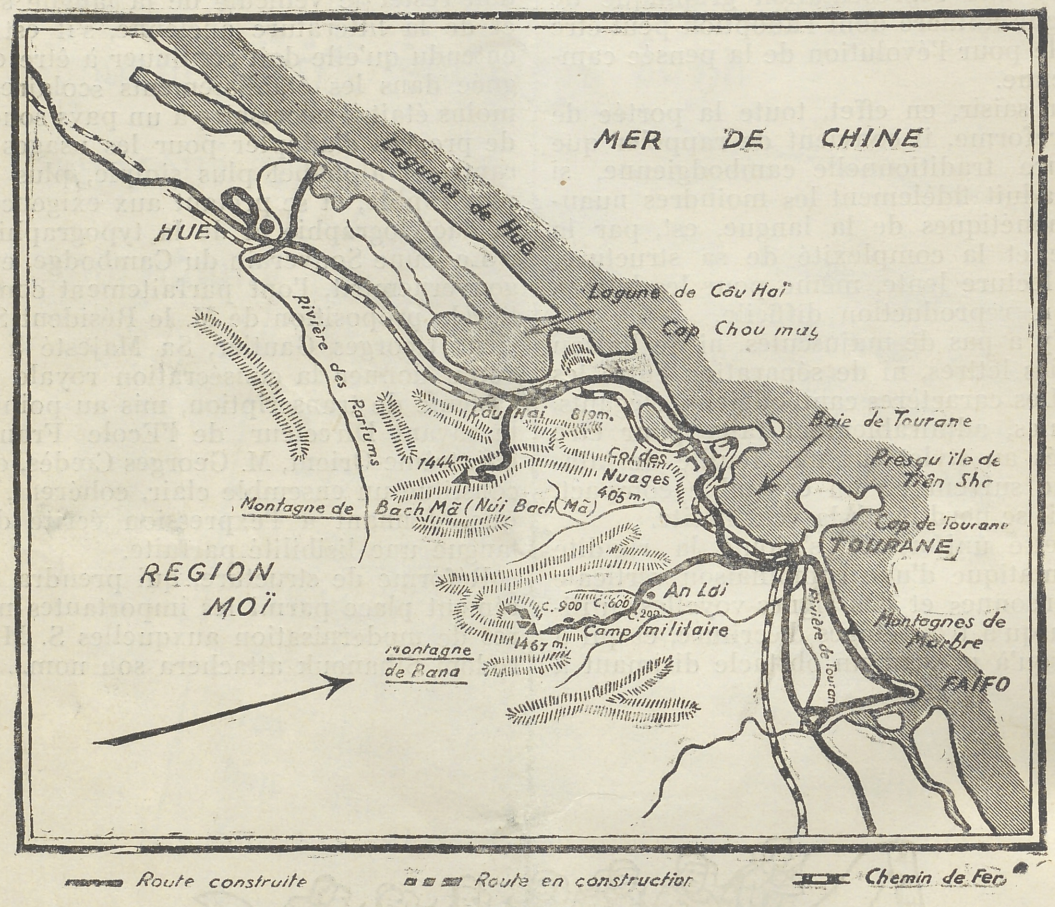
Le nom de Bana est devenu familier aux Indochinois depuis 1924, époque à laquelle parurent des articles de documentation et de vulgarisation dans la « Collection du Vieux Hué », l'*Impartial*, l'*Avenir du Tonkin* et quelques revues locales. Il n'est pas certain pourtant que ce centre d'estivage soit exactement connu au dehors de l'Annam. A vingt ans de distance, ceux qui se fient aux souvenirs voient encore sans doute le pittoresque d'une ascension en chaise à porteurs et l'apparition à 1.400 mètres d'une douzaine de maisonnettes en planches ; d'autres imaginent peut-être, dans leur confiance naturelle au progrès, une petite cité d'aigle avec larges avenues, électricité, cinéma, établissements commerciaux.

La vérité sur Bana est plus modeste et néanmoins plus belle. Son histoire et sa géographie expliquent toute son humble croissance ainsi que son charme et sa grandissante réputation.

L'invention de Bana remonte à 1901. Mais son existence comme centre d'estivage commence en 1919 seulement, et son essor ne date guère que de 1937. Son histoire pourrait porter en exergue : « des nécessités de la guerre et de la nécessité d'une route ».

Vers le temps même qu'il chargeait Yersin d'étudier l'installation d'une station d'altitude sur le plateau du Langbian récemment découvert, le Gouverneur Général Doumer avait conçu le projet de doter le Centre-Annam d'un sanatorium. En février 1900, il confia au capitaine d'infanterie de marine Debay, qui avait quatre années durant exploré la chaîne Annamitique, la mission de reconnaître une région convenable dans un rayon de 150 kilomètres à partir de Tourane ou de Hué.

En avril 1901, et de préférence au Dông-ngai, à l'ouest de Hué, à l'Ataouat, sur la ligne de partage des eaux Annam-Laos, et aux plateaux de Tramy dans le Quang-nam sud, Debay fixa son



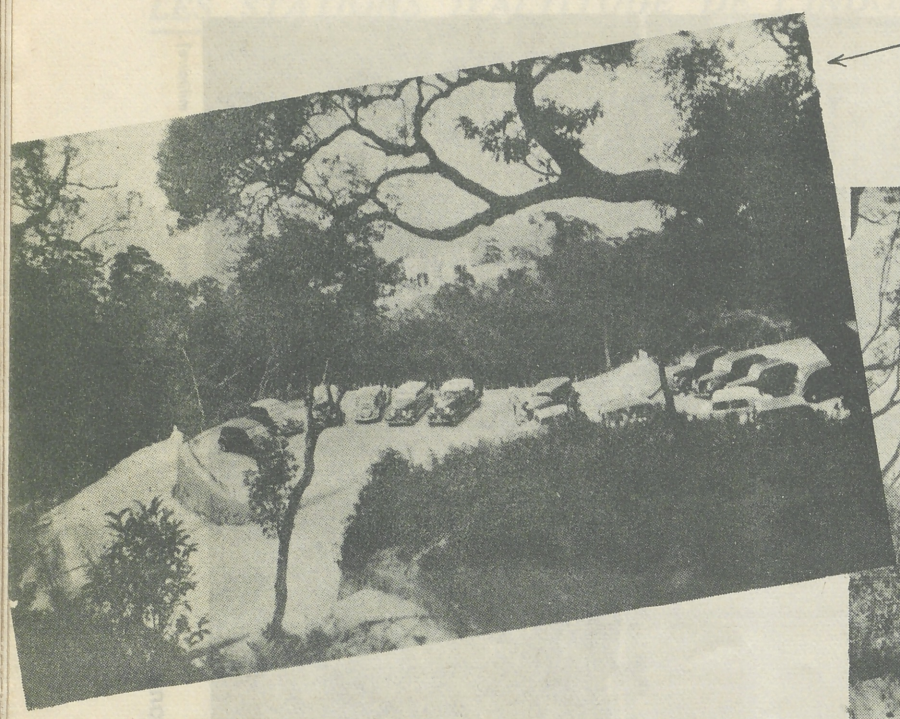
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Bana et la baie de Tourane.

(Photo Aéronautique militaire).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



A la cote 1350 (point terminus de la route automobilable), un vaste garage public a été aménagé.



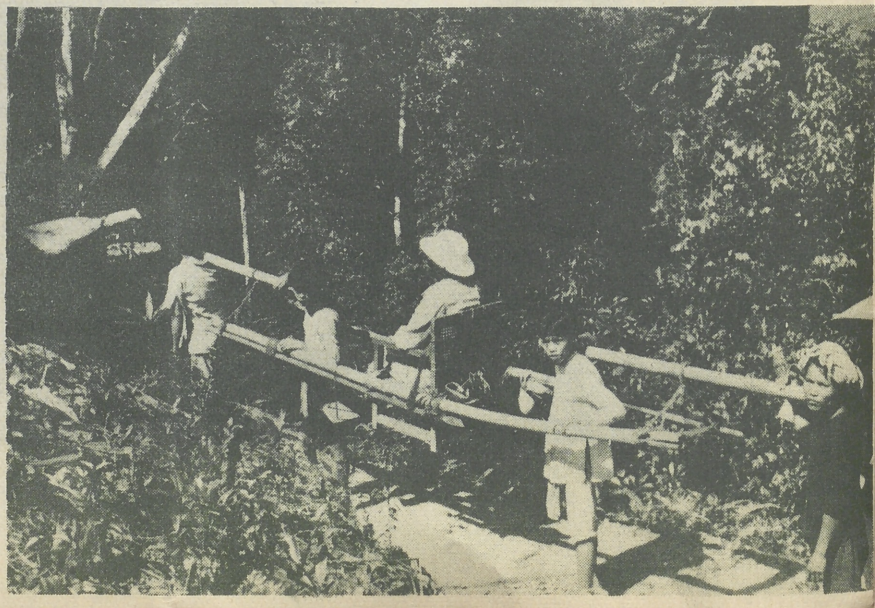
Clichés
JAUBERT

Bana offre à ses estivants de ravissantes et pittoresques promenades par des chemins et des sentiers sinueux et escarpés.



Au bout d'un chemin bordé d'arbres qui paraissent la saluer respectueusement, voici la petite église de Bana.

La montée en chaise à porteurs, vers Bana ou Bach-Ma, offrait aux estivants, il y a quelques années, un voyage d'une certaine allure coloniale.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

choix sur le massif qui s'appelle à présent Bana, du nom d'un petit village réfugié au pied de la montagne. Il établit que les pluies sont rares au-dessus de 1.300 mètres, que l'humidité cesse également au-dessus de cette altitude et que la température oscille entre 14°5 et 23°1 du mois de mai au mois d'octobre ; « le pays est fort accidenté », mais la partie supérieure « présente une série de petits plateaux de 1 à 2 hectares peu éloignés les uns des autres et pouvant être utilisés pour des installations ». En deux mois, un sentier avec ponts en bois escalade 1.450 mètres sur un développement de 8.800 mètres.

Doumer devait visiter l'emplacement choisi dans les premiers jours de novembre 1901. Le rapport du capitaine Debay ne fut prêt que le 15. Doumer ne vint pas. L'année suivante, il rentrait en France. Et ce retard malheureux fit sombrer dans l'oubli des archives administratives le fruit de deux ans d'efforts dans une nature vierge qui avait pris en hostie la vie d'un membre de la mission : le lieutenant Decherf.

En 1904 et en 1906, des colons de Tourane, MM. Cosserat et Tavel, puis Desmars et Meunier explorèrent le massif en suivant le sentier fait par Debay ; mais ils recherchaient des peuplements d'arbres à latex et ne songeaient nullement à ressusciter le projet Doumer.

Il fallut attendre la guerre de 1914-1918. La longueur du séjour colonial fit sentir, comme aujourd'hui, la nécessité de vacances réparatrices dans un climat frais et sec. Les facilités de communications n'étaient pas telles alors que Dalat et Chapa fussent à la portée des gens du Centre-Annam. Bana, de nouveau, attira l'attention.

Dès 1915, M. Guibier, Chef du Service local des Forêts, envoyait le Chef de la Division forestière de Tourane, M. Marbœuf, reconnaître l'ancienne piste Debay et le massif de Bana, classé en 1912 réserve forestière. Une garderie fut construite, et au cours des trois semaines qu'il passa sur les hauteurs, M. Marbœuf eut l'heur d'apprécier la fraîcheur délicieuse du site choisi par Debay. En 1916, accompagné du médecin de Tourane, Judet de Lacombe et du directeur de la Compagnie Franco-Asiatique Denisse, le Directeur local de la Santé, docteur Gaide, venait se rendre compte à son tour des avantages d'une future station.

C'est alors que Bana remonte enfin la pente de l'oubli. Pour la première fois, en 1918, un particulier, Me Beisson, de Tourane, prend 18 jours de repos sur le massif et redescend à ce point ravi qu'il demande une concession pour bâtir.

L'étincelle est donnée. Dès le début de 1919, le Résident Galtier fait lever le plan de la montagne de Bana et en prépare le lotissement. Au mois de mars, sur l'initiative de M. Guibier, une route est entreprise qui abandonne l'ancien tracé Debay par le S.-O. de Tourane et s'embranche à la route mandarine, à 9 kilomètres au nord de Tourane ; elle dessert des plantations de thé importantes et offre l'avantage d'une voie continue et carrossable de 17 kilomètres jusqu'au pied de la montagne où un nouveau sentier rejoint l'ancien à la cote 300. Le 27 mai, un arrêté du Gouverneur Général distrait de la réserve forestière de Bana une parcelle où doit s'édifier le futur centre. En juillet, la première construction due à l'initiative privée est réalisée : celle de Me Beisson.

Bana est né, administrativement et en fait. Dès cette année 1919, 5 chalets commencent à s'élever. L'acte de foi de Me Beisson porte ses fruits. La maison Morin de Tourane achève, en 1923, et livre au public un hôtel de 22 chambres qui consacre définitivement la station. La route, en 1921, est poussée à la cote 200. Il faut quatre heures de chaise à porteurs ou 3 heures de marche pour atteindre le sommet.

Cependant les difficultés de communication découragent les bâtisseurs qui semblent vouloir se reposer sur l'exploit de la maison Morin. Le centre d'estivage est fréquenté tous les ans, mais, en 1928, on ne compte encore que 25 constructions tant administratives que privées. Il manque à Bana ce lien civilisateur qu'est la route. L'érection de Bana en centre urbain, le 5 août 1936, ne le tire pas de sa stagnation.

C'est en 1937 qu'enfin sonne l'heure de son essor. Le Résident Ducrest, arrivé au Quang-nam en 1936, sait que la route seule réveillera la Belle au Bois dormant. Il la pousse à la cote 600 ; en 1938, à la cote 900 ; en mai 1939, à la cote 1.200. En 1940, son œuvre est achevée par son successeur, auquel vient en aide le budget municipal de Tourane : la piste Debay de 8 km. 800 a vécu, remplacée par une voie carrossable de 17 kilomètres, ayant son terminus à la cote 1.400. En une heure et demie, le voyageur partant de Tourane atteint la station.

Parallèlement aux travaux de la route d'accès, les demandes de concession se multiplient : de 1936 à 1940 inclus la statistique en accuse 1, 9, 3, 8, 19. Le guerre actuelle, comme en 1919, donne un coup de fouet : 11 demandes en 1941, 27 en 1942. Bana compte à présent 80 constructions et l'on peut considérer comme entièrement occupée toute la place disponible de l'ancien Bana, c'est-à-dire au-dessus de 1.300 mètres.

Les estivants, dont le nombre était de 54 en moyenne en 1920 et de 120 en 1925 pendant les mois de juillet-août, atteignent en 1943, le 10 juillet, le chiffre de 450. La renommée de Bana dépasse les frontières de l'Annam et les espérances de ceux qui voulurent une station d'altitude pour le Centre-Annam seulement ; le Tonkin est représenté par 84 estivants et la Cochinchine par 4 ; le Laos a envoyé 4 militaires.

Les difficultés de transport automobile et de l'approvisionnement en ciment, chaux et fer ont arrêté cette année l'expansion de Bana, encore que l'Armée agrandisse de 13 hectares son ancien domaine. Les conditions favorables ne reviendront guère qu'avec la paix.

L'Administration provinciale met la pause à profit pour cadastrer le centre urbain et améliorer encore la route d'accès avec la participation que le budget municipal de Tourane lui consent depuis 3 ans et les crédits accordés pour la première fois cette année par le budget général et le budget local. Elle ouvre une route circulaire, dite du Kanan, qui fera le tour du massif à la cote moyenne de 1.300 mètres et cristallisera autour de son ruban les constructions futures qui ne peuvent plus trouver place sur les mamelons et les flancs du centre actuel.

Trop heureux, Bana, le jour où la route 14 et la route 19 achevées amèneront d'Oubone ou d'Angkor les touristes de Shonan et de Bangkok et où, plus simplement, les compagnies de navigation organiseront des excursions d'escale qui livreront aux regards émerveillés des passagers un panorama dont la beauté ne le cède pas, dit-on, à la splendeur des baies de Rio-de-Janeiro, de Naples et de Sydney. Ruines khmères à Angkor, ruines chames à My-son du Quang-nam, tombeaux royaux de Hué et corniche du col des Nuages, température méditerranéenne et panorama idéal

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

offerts par Bana, le grand tourisme ne sera pas déçu. L'œuvre de construction de routes entreprises par l'Amiral et l'aménagement de Tourane en port de grand trafic seront certainement pour Bana la baguette magique qui révèlera Cendrillon à l'Indochine étonnée.

Aussi bien, les charmes de Bana sont de nature peu commune. Les estivants et les touristes, pour les décrire, se découvrent soudain une âme de poète et d'aucuns se permettent même de les chanter dans la langue des dieux. Le sortilège est irrésistible.

Bana pourrait se définir : un sommet dont les bosselures supérieures à 1.300 mètres sont prises d'assaut par des chalets grimpeurs avides de fraîcheur, de paix et de vastes horizons.

Un seul hôtel. Une église. Une poste. Une infirmerie. L'embryon d'un tennis et d'un terrain de basket-ball et de volley-ball. Pas de casino, ni de cinéma, ni d'usine, ni de boutiques. Un marché rudimentaire et un abattoir, mais pas même une épicerie. Point d'électricité : des lampes rustiques et « l'obscure clarté qui tombe des étoiles ». Pas de canalisation d'eau : des citernes et quelques puits. Le service de transports par autocars organisé pour la saison d'été, la montée des ravitaillements individuels assurée par les maisons de Tourane, les humbles soucis matériels sont vite oubliés dès que les moteurs ont cessé leur ronronnement au sommet de la rampe. Le chemin de fer à crémaillère envisagé par le capitaine Debay ne trouble pas encore de son halètement et de ses coups de sifflet les cris des gibbons, le chant des cigales et la paix des cimes. Toute l'agitation du monde vient mourir aux pieds de Bana.

Des désirs d'ermite poussent à se réfugier dans le recueillement des grands chênes et des hautes fougères. De la plaine où l'été humide accable de sa chaleur, c'est la fuite vers les crêtes fouettées par le vent du Laos toujours plus ou moins froid et non point chaud comme dans le delta, ou rafraîchies par la brise marine décantée par les couches supérieures de l'atmosphère. La température oscille entre 15 et 26° de juin à octobre et les moisissures de l'humidité sont phénomènes inconnus. Les poumons s'allègent. Les jambes retrouvent vigueur et élasticité. Le rose fleurit les joues des bambins.

De multiples sentiers, à travers croupes et ravins, relient les villas les unes aux autres et conduisent à des coins ravissants appelés Drapeau, Cascade, Chaos, Kanan, le Guet. Nul n'y traîne la mélancolie de Lucile et de René, « prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées qu'ils traînent tristement sous leurs pas » : la légèreté de l'air ne saurait prêter aux rêveries ni aux marches languissantes ; la sourde puissance de la végétation incite l'âme et le corps à la défense, à la curiosité, à la vie ; et les échancrures des bois ouvrent sur la mer, les monts et la plaine, des perspectives où l'esprit, soudain, trouve, à planer, une volupté d'enchantement.

A l'ouest, c'est la beauté âpre des vertes chaînes parallèles que tachent de brun les rares villages moïs et leurs rays. A l'est, le panorama déroule ses splendeurs sur plus de 300 kilomètres, des dunes de Thua-thiên et de Quang-tri, entrevues au travers des dentelures du massif de l'Ai-vân-son avec son col des Nuages, jusqu'aux lointaines falaises de Sa-huynh, dans la province de Quang-ngai. Au delà des cirques de Phu-thuong, tapis au pied de Bana, et détachant sur la mer, comme en sentinelles, la presqu'île de Tiensha trapue et les petites îles de Cu-lao-cham, les deltas du Quang-nam et du Quang-ngai étalent leurs sables éblouissants et leurs damiers verts au milieu desquels « se traînent les lacets brillants des ruisseaux et des fleuves ». « Les Montagnes de Marbre pointent dans l'aridité d'une zone de désert leur apparence de menus rochers ». Inscrite entre l'Ai-vân-son et le Tiensha, la baie de Tourane décrit sa courbe frangée d'écume et de grèves d'or, où les feux du couchant incrustent aux voiles des barques une blancheur de nacre.

Les brumes et nuages des après-midi, du moins ceux qui habitent la zone de 700 à 1.000 mètres, car le sommet y échappe généralement, ajoutent au paysage la fantasmagorie de leurs volutes parfois effilochées et légères, parfois épaisses et dont se joue le vent à travers les vallées. Aux orages terribles du mois d'août, quand le tonnerre enfle et répercute son fracas et que la foudre ceinture de feu la montagne ainsi qu'un Sinaï, toutes les Walkyries semblent chevaucher leur ronde et reprendre aux hommes un domaine hanté.

« Vers la nuit », écrit le docteur Sallet, « le calme qui s'appuie sur la plaine apporte son charme prenant. La poussée obscure se fait successivement, touchant chaque détail rejeté dans le repos. La vie du soir reprend dans les groupes, marquant les villages perdus des lumières des veillées ; la traînée lumineuse de Tourane apparaît ; un feu de forêt peut jeter sa nappe d'incendie sur quelque versant lointain ; il n'est pas un bruit, hors le cri de quelque grillon, ou le triste frémissement d'un groupe de cigales ».

Le Livre d'or de Bana porte, entre mille dithyrambes, cet éloge d'un estivant : « Il est, de par le monde, beaucoup d'endroits où l'on situe le paradis. Et pourquoi oublier Bana ? »

Bana serait-il si loin du paradis ? Ses charmes sont innombrables. A la multiplicité des goûts et des besoins répond la multiplicité plus grande encore des aspects de son panorama, de son propre site et des jeux de lumière et d'ombre. Si la fraîcheur et un air léger tout baigné de soleil rendent aux corps leur jeunesse, l'esprit et l'âme, libérés, plus attentifs aux voix de la Nature, sentent croître affinités et puissance, tel Antée reprenant des forces au contact de la Terre.

De son promontoire qui embrasse mille splendeurs proches et lointaines, la griserie de l'espace saisit le roseau pensant. « L'esprit de l'homme n'est qu'un point, mais ce point est le centre de la perspective humaine », une perspective qui mène droit à l'infini.

En des pages d'une sérénité admirable, François Mauriac a chanté la saison d'hiver, celle qui procure, au soir de la vie, la grande paix de l'âme arrivée à son embouchure et prête à se jeter dans l'océan de Dieu. Par son calme de thébaïde et la magnificence unique de ses paysages, Bana sait créer l'invite au recueillement qui par intervalles confère à la maturité et à la jeunesse, malgré leurs passions, le privilège de clairvoyance et de spiritualité réservé au déclin de l'âge. Sur ses hauteurs enchantées, une halte de l'être, un abandon de soi suffisent pour reconnaître « le bruit toujours plus proche que fait la vague de l'infini ». L'homme est obligé de déposer sa rumeur ; alors il se retrouve lui-même, et il retrouve Dieu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPORTANCE ACTUELLE DU STOCK ETHNIQUE EURASIEN EN INDOCHINE

par

P. HUARD et DO-XUAN-HOP

Les Eurasiens sont apparus en Indochine par vagues successives. Du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, ils ne constituaient que quelques unités négligeables, dont les spécialistes seuls connaissent le nom. Le père était presque toujours Européen : Portugais, Hollandais ou Anglais. Si l'inverse n'a pas été prouvé, il a pu se produire. Le roi Lê-thành-Tôn n'épousa-t-il pas une Hollandaise, dont nous avons vainement cherché la statue aux portes de Thanh-hoa ? A la fin du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle, les compagnons de Mgr Pigneau de Béhaine ont été les pères d'une seconde génération, connue par la descendance de Chaigneau et de Vannier. Cent ans se sont encore passés, avant que se lève la troisième génération, née pendant la période de conquête et d'organisation de la colonie. Enfin, la quatrième génération vit et s'accroît sous nos yeux, bien différente de celles qui l'ont précédée.

***

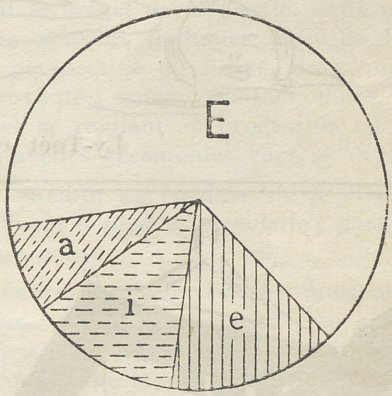
Il y a des Franco-Indochinois, comme il y a des Négro-Américains, des Anglo-Hindous, des Indo-Néerlandais ou des Sino-Portugais. Ces mélanges sont une loi du développement des vieilles colonies austro-asiatiques dans lesquelles les groupements mixtes finissent par prendre un développement considérable. On admet, en effet, que le nombre des Eurasiens finit, à la longue, par se rapprocher de celui des Européens ou lui être égal. La proportion était encore plus forte aux Indes néerlandaises où 80 % des personnes de statut européen sont des « Indos » soit 200.000 sur 250.000.

En Indochine, nous pouvons admettre que sur 42.000 Européens ou assimilés, on arrivait, en 1937, au chiffre officiel, mais certainement très au-dessous de la vérité, de 6.000 Eurasiens. Ce chiffre prend plus de valeur, lorsqu'on le compare à l'effectif des Européens nés dans le territoire de la Fédération. Dès cette époque, les Eurasiens représentaient environ 40 % des personnes de statut européen d'origine indochinoise.

Depuis, l'importance du stock eurasien n'a fait qu'augmenter. De nos dernières recherches, et dont nous ne pouvons donner ici que les conclusions, il résulte qu'actuellement à Hanoi :

1° Les naissances d'enfants eurasiens n'atteignent pas encore le chiffre des naissances d'enfants strictement blancs, mais sont en voie d'accroissement sérieux.

Pour être précis, indiquons que, dans la période 1922-1932, sur 100 naissances de statut européen, il y avait 32 bébés eurasiens. Dans la période 1933-1943, on en compte plus de 44 ;



Origine des Européens vivant en Indochine :
Origine européenne : **E**
Origine asiatique :
- **a**) Européens nés dans un pays asiatique autre que l'Indochine ;
- **i**) Européens d'origine indochinoise ;
- **e**) Eurasiens.

2° Les mariages mixtes l'emportent quantitativement sur les mariages strictement blancs. Si, en 1922, ils ne représentaient que 14 % des mariages de statut européen, ils en constituent maintenant plus de 54 %.

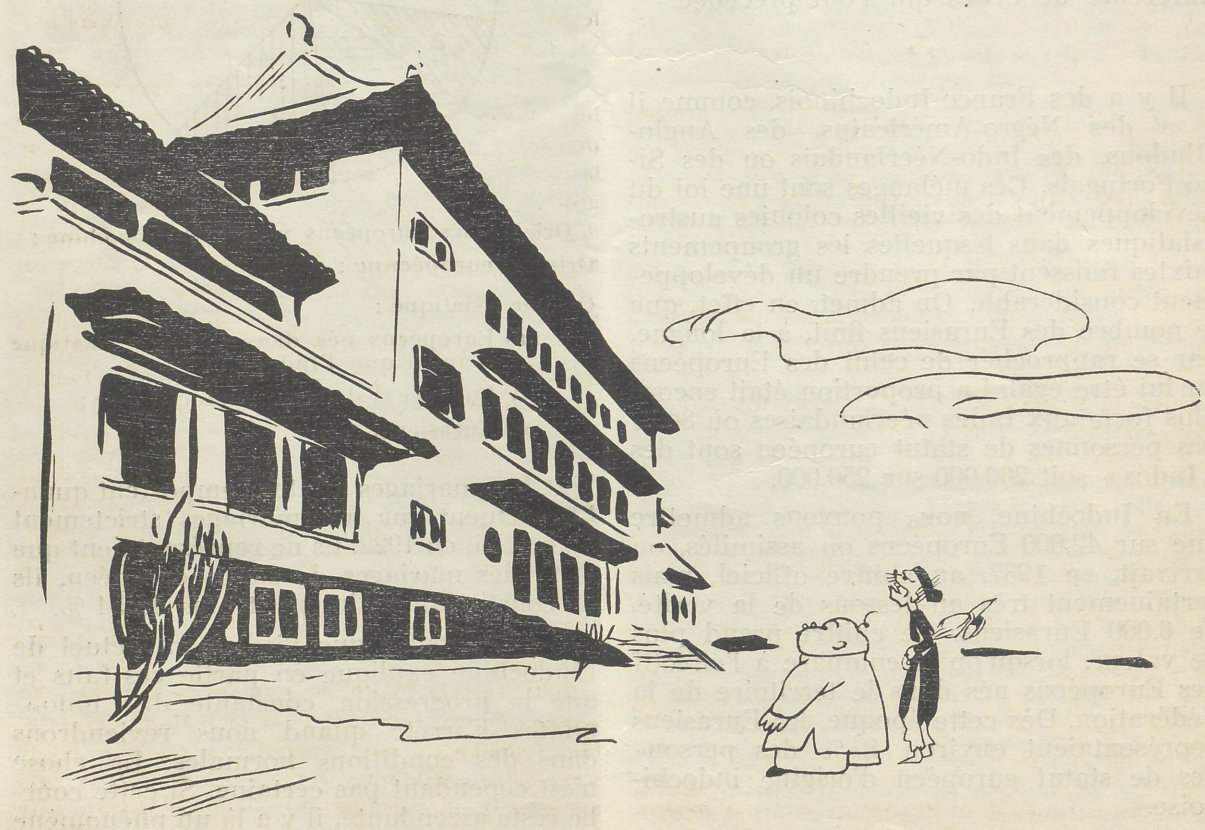
Il est possible que l'isolement actuel de l'Indochine explique en partie ces faits et que la progression constante des unions mixtes s'arrête quand nous reviendrons dans des conditions normales. La chose n'est cependant pas certaine. Si cette courbe reste ascendante, il y a là un phénomène démographique important qu'il est bon de signaler dès aujourd'hui.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HUMOUR ANNAMITE



Lý-Toét et Xã-Xệ pendant l'alerte.



« **Ahuris** comme une poule qui a avalé une punaise ».
(*Expression populaire annamite.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fête nocturne en l'honneur de la déesse Thiên-Y-A-Na

par A. de ROTALIER

Le 8 et le 9 août, Huê et le territoire de Thuathiên célébraient la fête annuelle en l'honneur de la déesse Thiên-Y-A-Na.

Cette solennité d'un caractère tout spécial, infiniment pittoresque, attire les pèlerins en foule. La déesse, que d'aucuns prétendent d'origine cham, est honorée au temple de Huê-Nam-Diên, vulgairement appelé « Pagode de la Sorcière », au bord de la rivière des Parfums. Ce lieu de culte s'appelait autrefois : temple de la Coupe de Jade. L'empereur Dông-Khanh lui donna le nom de Huê-Nam-Diên : temple de la Bienfaitrice de l'Annam.

Voici ce que Sa Majesté écrit : « Le lieu de culte de la Coupe de Jade est un site réellement beau, un paysage perpétuellement agréable. Le site où logeait la déesse sur la colline toutepuissante évoque, à première vue, la forme d'un lion buvant dans une rivière. C'est bien là la demeure des génies et des Immortels. Ils sont toutpuissants et utiles à l'homme. Ils protègent le Royaume, ils donnent du réconfort au peuple, ils lui octroient tous les bonheurs » (*B. A. V. H.*, 1915). La fête comporte une double cérémonie. Une foule de servantes et d'adorateurs de la déesse accompagnent celle-ci de la pagode de la Sorcière jusqu'au dinh de Hai-Cat, son village d'origine.

Lorsque j'arrivai, la cérémonie à la pagode de la Sorcière était terminée. La foule descendait les marches qui mènent au temple, le long desquelles se tenaient encore les porteurs de parasols jaunes et les soldats en tunique rouge ourlée de vert. Foule multicolore qui se hâte vers les sampans. Nombreux, ils glissent, rapides, reflétant dans l'eau les grappes de fleurs que forment femmes et jeunes filles dans leurs tuniques aux couleurs fraîches et éclatantes.

L'ingéniosité et la ferveur rivalisent pour décorer ces barques dont beaucoup sont aménagées en sanctuaires : nattes, guirlandes, verdure, panneaux, autels où sourit l'image de la déesse, candélabres, brûle-parfums, fleurs, lanternes de papier peint, etc...

Plusieurs sont accouplées et forment des « bang », véritables maisons flottantes. Il faut faire escorte à la divinité. L'un de ces « bang » transporte le palanquin brodé portant le coffret contenant le brevet de la déesse. Cette multitude de petites maisons flottantes pointille l'eau sur toute la perspective du fleuve, dans une atmosphère bruyante : gongs, tam-tam, flûtes, tambourins. Elles se rendent en procession au « dinh » où de nouvelles cérémonies vont se dérouler.

Sur le chemin en bordure de la rive, les pèlerins affluent à pied, à bicyclette ; quelques priviligiés en auto !

Trois énormes et somptueuses maisons flottantes, tirées par des rameurs en minuscules pirogues, s'arrêtent devant la rampe qui, de la rive, conduit au temple. Debout, à l'avant, sont groupées les « servantes », les « associées » de la déesse : véritable arc-en-ciel de riches toilettes jaunes, orange, bleues, blanches avec écharpe ou ceinture cerise : des jeunes gens revêtus de costumes hétéroclites : guerriers moïs ou hindous portant hallebardes, sabres de bois, etc... ; joueurs de khènes, danseurs à tête de tigre. La fantaisie a toute licence ; chacun d'en user.

Et c'est d'abord le défilé des offrandes. Les « servantes » gravissent l'escalier, pénètrent dans le temple. Chacune porte avec dignité les objets qui seront déposés sur l'autel secret de la « Bienfaitrice de l'Annam » : brûle-parfums, services à bétel, à thé, coffrets, pantoufles, crachoirs, chasse-mouches, éventails, coussins, drapeaux, parasols brodés.

Tout à coup, dans le temple la musique va « crescendo », tandis que acclamations et tam-tam redoublent : une « servante » en robe jaune s'avance majestueuse, recueillie, ses traits fins auréolés du turban bleu de la cour d'Annam. Elle porte de ses deux mains élevées à hauteur du visage, un voile de soie or recouvrant sans doute le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

brevet de la déesse. Chaleur, poussière, foule dense, atmosphère irrespirable... La ferveur des pèlerins n'en paraît pas incommodée, tant il est vrai que l'excitation nerveuse, l'enthousiasme religieux, une sensibilité hypertrophiée font taire les exigences du confort.

Des rives verdoyantes, des mamelons fondus, sur une croupe la tache rouille de pins roussis que le soleil enflamme, des montagnes bleutées au deuxième plan, et dans le ciel, des nuages légers gorge de tourterelle, forment un cadre incomparable à cette allégresse fervente. Vers 6 heures, alors que les tonalités si douces se transforment en tons brutaux, heurtés, accusant le relief, les sampans se dispersent. Ils vont chercher le long des rives, où la fraîcheur s'amasse, un peu de quiétude avant la grande liesse nocturne. On mange, on rit, on se délasse, l'excitation tombe comme un arc qu'on débande. Bref repos que la nuit interrompra.

Des buffles massifs, suivis de bufflons lourdauds, que conduisent des bécons nus et cuivrés, viennent s'ébrouer dans l'eau tiède. Leur dos noir et lisse, de loin fait penser à des éléphants.

C'est la note campagnarde de la journée. Il y faut aussi une touche moderne, manifestant l'évolution qui se poursuit dans l'Union Indochinoise : des « skifs » rapides, manœuvrés par de jeunes sportifs annamites, foncent entre les lourdes barques archaïques. De temps à autre des plongeons, des courses à la nage, un bain rafraîchissant et la détente des muscles.

. . . . . .

L'obscurité est complète, les lanternes multicolores s'allument de tous côtés ; cette campagne paisible devient une Venise rustique et minuscule. Un croissant de lune encore timide projette sa lueur pâle sur les « bang » illuminés, l'encens brûle, et au rythme frénétique de la musique, danseurs et danseuses se préparent.

Je suis fort intriguée par des cris intermittents et gutturaux provenant d'un sampan peu éloigné. Je m'approche. Un homme en état d'hypnose, — joues pâles, regard vague que traverse par moments une lueur sauvage — parle avec volubilité devant un autel. Son discours, entrecoupé de bêlements, s'accompagne de pas, de mouvements des bras. Deux femmes accroupies à côté de lui, l'air extatique, semblent obéir à des ordres célestes transmis par la bouche de l'officiant (1). Tout à coup il se renverse et un « servant » le reçoit dans ses bras. Sur une autre maison flottante illuminée, la fête bat son plein. Ce sampan appartient à un village voisin réputé pour ses danseuses. Elles sont quatre ou cinq entourées des « associées ». Vêtues de riches tuniques, ces femmes déjà d'âge mûr, dansent isolément ou ensemble. D'abord accroupie devant l'image de Thiên-Y-A-Na, l'officiante, face à un mircir qui lui renvoie l'image de son visage halluciné, balance la tête dans un mouvement de rotation de plus en plus accéléré. Puis elle se lève et danse, les yeux troubles, les bras étendus, les mains recourbées ; elle bondit, s'arrête, repart. Sur une console brûlent des jossticks ; elle en prend une touffe et, avec une dextérité ahurissante, décrit autour de son visage et de son corps des arabesques de feu. Les mêmes mouvements se répètent avec du papier huilé enflammé.

Rite impressionnant pour les spectateurs. J'avais pu pénétrer sur le sampan. Une « associée » eut l'amabilité de me donner la clef de ces cérémonies : lorsque la « servante » danse ainsi, elle est possédée par la déesse qui lui communique ses messages. Quand elle tombe à la renverse, recueillie dans les bras de ses compagnes : la déesse vient de la quitter.

Alors on s'empresse autour d'elle pour la ranimer.

« Puis on lui enlève son voile, sa ceinture, sa première robe et on la revêt de soie verte. C'est la danse des génies célestes de rang inférieur ; vient ensuite la danse de la pagaie, imitant le mouvement des sampanières. Le chant reprend plus criard au son de la guitare, des flûtes, de la conque de bois : la déesse Thiên-Y-A-Na est descendue du ciel parmi nous pour soulager nos misères ; par ses faveurs et par sa grâce cent familles connaissent le bonheur » (*B. A. V. H.*, 1915).

Et jusqu'au matin les danses se continuent, entrecoupées de chants : danse des épées, des haches, des éventails ; grandes dames de la ville, marchandes, courtisanes, villageoises, s'y mêlent et s'y confondent.

Au matin le cortège se reforme pour ramener la déesse à la pagode de la Sorcière.

. . . . . .

J'ai voulu revoir le site dans son atmosphère habituelle, dépouillée du faste de ce jour de fête. La nature comme la légende l'a paré de poésie. A une courbe de la rivière qui s'évase en un lac gracieux, construits à flanc de coteau sur des roches abruptes au-dessus de l'eau, les différents sanctuaires se dissimulent dans la verdure. De beaux manguiers s'inclinent sur la nappe sereine troublée par de gros poissons en chasse. Du sommet des marches la vue embrasse la perspective du fleuve fermée par des collines aux lignes élégantes. Paysage reposant, évocateur. La déesse Thiên-Y-A-Na a bien su choisir sa demeure.

(1) N. D. L. R. — Nos lecteurs voudront bien se reporter au récit des fêtes de Kiêp-Bac (Tonkin) parues dans notre numéro 110. L'analogie des scènes de sorcellerie est frappante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un grand Centre hospitalier d'Assistance de recherche et d'enseignement : l'Hôpital RENÉ-ROBIN d'HANOI

par le Dr THÉRON

GENÈSE. — Le développement considérable de l'Assistance médicale au Tonkin et la faveur de plus en plus grande dont jouissent auprès des populations tonkinoises nos méthodes thérapeutiques d'une part, et d'autre part l'extension donnée à l'enseignement de la Médecine française à l'Université indochinoise, ont fait naître, environ les années 1927-1928, l'impérieux besoin d'extension de l'organisme hospitalier d'Hanoi.

L'Hôpital indigène du Protectorat, déjà ancien, se montrait, malgré tous les efforts pour l'aménager et l'améliorer, manifestement insuffisant.

CONCEPTION GÉNÉRALE, SITUATION. — La formule suburbaine fut immédiatement adoptée. Elle était très en faveur à cette époque.

De même, il semble que l'idée générale ayant dominé les plans et projets étudiés fut celle (précédemment réalisée à l'Hôpital maritime de Toulon, à Sainte-Anne) de l'étalement en surface d'un semis de pavillons séparés par des jardins et reliés par des galeries.

Le mot d'ordre était : de *l'espace*, de *l'air*, de la *lumière*. L'emplacement à adopter fut longuement débattu. Finalement, le choix s'arrêta sur les vastes terrains que possédait le Protectorat en bordure de la route Mandarine, au niveau de la station de T. S. F., terrains occupés par l'Institut Zootechnique, pour la plupart en prairies cultivées.

La Direction locale de la Santé au Tonkin possédait déjà, à ce niveau, une formation improprement appelée « Lazaret », qui groupait une dizaine de pavillons d'isolement pour les maladies épidémiques contagieuses (rougeole, variole, choléra, méningites, cérébrospinale, etc., etc...).

C'est à côté de ce lazaret, et devant couvrir une partie du vaste terrain compris entre la route Mandarine et la route Circulaire, que le Résident Supérieur au Tonkin de l'époque, M. René Robin, décida que l'hôpital serait édifié.

A 3 kilomètres environ de la gare d'Hanoi, en bordure de la route Mandarine et de la voie ferrée, l'emplacement donnait des facilités considérables d'accès et d'extension dans les prairies de l'Institut Zootechnique où il s'enclavait. Il bénéficiait d'une station de pompage déjà existante, d'une ligne électrique déjà installée, enfin donnait toute satisfaction du point de vue de la ventilation à la saison chaude.

RÉALISATION. — La réalisation devait se faire par tranches successives.

La première tranche en chantier en 1929 comprenait le premier pavillon et la grosse masse des dépendances et Services généraux.

Cette tranche terminée, les travaux furent momentanément arrêtés jusqu'en 1934, date de l'occupation du premier pavillon et de la reprise active et non interrompue cette fois, de la réalisation du plan.

Ce plan comportait (*voir croquis*) :

1° Deux petits pavillons de 200 lits chacun environ, Maternité et Spécialités (*A* et *B* du croquis) ;

2° Deux grands pavillons de 350 lits chacun environ, l'un pour la Médecine (*C* du croquis), flanqué de deux grands laboratoires, d'un vaste amphithéâtre et d'un musée bibliothèque, l'autre pour la Chirurgie, centré sur une rotonde opératoire (*D* du croquis) ;

3° Un pavillon un peu à l'écart pour aliénés et détenus, de 70 à 80 places environ (*F* du croquis) ;

4° Un pavillon pour le service des enfants (*E*). Ce pavillon n'a pas été réalisé et le service des enfants a été rattaché au pavillon de la Maternité ;

5° Au centre de cet ensemble et relié aux divers services par des galeries, un pavillon d'entrée (*O*), groupant les services administratifs et de direction et les services médicaux de réception des malades, triage, répartition, soins d'urgence.

Les pavillons de malades (à l'exception du pavillon de chirurgie qui a fait l'objet

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de projets spéciaux — d'ailleurs non encore réalisés en raison des événements mondiaux) — sont du même type et ne varient que par des détails d'aménagement intérieur.

Bâtiments à un étage, à terrasse, sur sous-sols largement drainés, et du reste praticables à des chariots le long des galeries souterraines où passent les canalisations d'électricité et d'eau.

Le dispositif particulièrement heureux est celui dit en « dents de peigne ».

Ils font face à l'est, face à la route Mandarine, abondamment ensoleillés et très largement ventillés l'été par les vents dominants du sud-est.

Tous ces pavillons, au fur et à mesure qu'ils nous étaient livrés par les bâtiments civils, furent immédiatement occupés par les services auxquels ils étaient destinés, qui abandonnaient les locaux obscurs et étroits de l'ancien hôpital du Protectorat pour venir s'épanouir dans leurs nouveaux cadres faits à la mesure de leurs nouvelles exigences.

Au début de 1940, tous les services de l'hôpital du Protectorat étaient transférés à l'hôpital René-Robin, à l'exception du service de Chirurgie (pour les raisons indiquées plus haut).

Dispositions générales. — Tous les nouveaux pavillons, avons-nous dit, sont à peu près du même genre. Il nous suffira d'en décrire rapidement un dans l'un de ses éléments-types pour que vous apparaisse immédiatement l'immense progrès réalisé.

Sur un couloir de service axial (nord-sud) se détachent vers l'est les salles de malades (les dents du peigne). Entre les dents, des jardins, des perrons d'accès avec rampes pour ambulances. Les grands pavillons ont des salles de 40 lits, dont 16 lits répartis en huit petites chambres séparées. Les petits pavillons ont des salles de 20 lits avec 2 ou 6 chambres d'isolement. Ils ont, de plus, des dispositifs particuliers adaptés aux « spécialités » qu'ils abritent. Mais le type de la salle de malade reste le même.

Les étages reproduisent à peu près identiquement les rez-de-chaussée, sauf exception.

De vastes sous-sol sont aménagés dans la partie axiale où peuvent circuler des chariots et sur lesquels s'ouvrent des chambres fermées, pouvant au besoin, servir de débarras ou de magasins de matériel. Des monte-lits ont été prévus — dont l'un est en service à la Maternité. — Mais ce que ne peut rendre cette description, c'est l'impression frappante d'air et de lumière que donnent ces salles aux grandes baies ouvrant de chaque côté sur des balcons qui surplombent les jardins.

Ces baies sont fermées par des portes vitrées à glissière ; des stores mobiles sur tambour peuvent à volonté masquer le vent ou le soleil, d'où un maximum de netteté, de clarté et d'espace.

Laboratoires et amphithéatres. — Un des soucis dominants des réalisateurs de la nouvelle formation a été d'en faire non seulement un hôpital vaste, commode et agréable, mais un centre pratique d'instruction pour les étudiants en Médecine — et pour les élèves de l'école des Sages-femmes annexée à la Maternité.

Dans ce but, on a multiplié salles de cours et laboratoires. Chaque pavillon a sa salle de cours. Chaque clinique a son laboratoire clinique.

Mais c'est au pavillon de Médecine, sur sa face ouest, qu'ont été aménagés deux grands laboratoires centraux : Electro Radiologie d'une part, Microbiologie et Anatomie pathologique d'autre part. Entre eux le grand amphithéâtre (une centaine de places) et le musée-bibliothèque.

Il est à regretter que des exigences architecturales n'aient pas permis de compléter ce groupe par le laboratoire de Biochimie, troisième élément, si important, du trépied de diagnostic scientifique, sur lequel viennent s'appuyer les cliniciens des services environnants. (Ce laboratoire est pour le moment en bout de bâtiment annexé à la Pharmacie).

Services annexes : *Stérilisation.* — Chaque service a évidemment ses moyens de stérilisation appropriés.

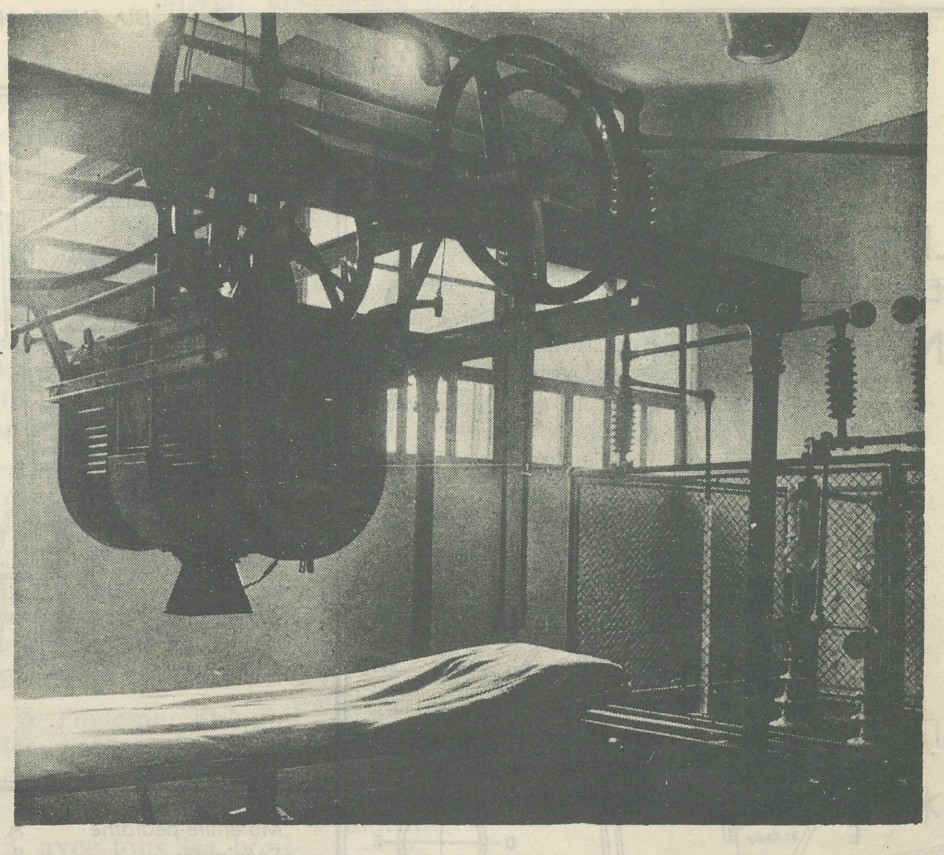
L'O. R. L. et la Maternité ont des groupes stérilisateurs d'eau et de matériel pour leurs besoins opératoires.

La Maternité, avec son annexe gynécologique, possède un groupe opératoire de deux salles d'opération modernes et une salle de travail, vaste et commode, qui voit en moyenne de 10 à 15 accouchements par jour, avec des jours où l'on dépasse la vingtaine, le tout desservi par une chaudière particulière pour stérilisation de l'eau et du matériel.

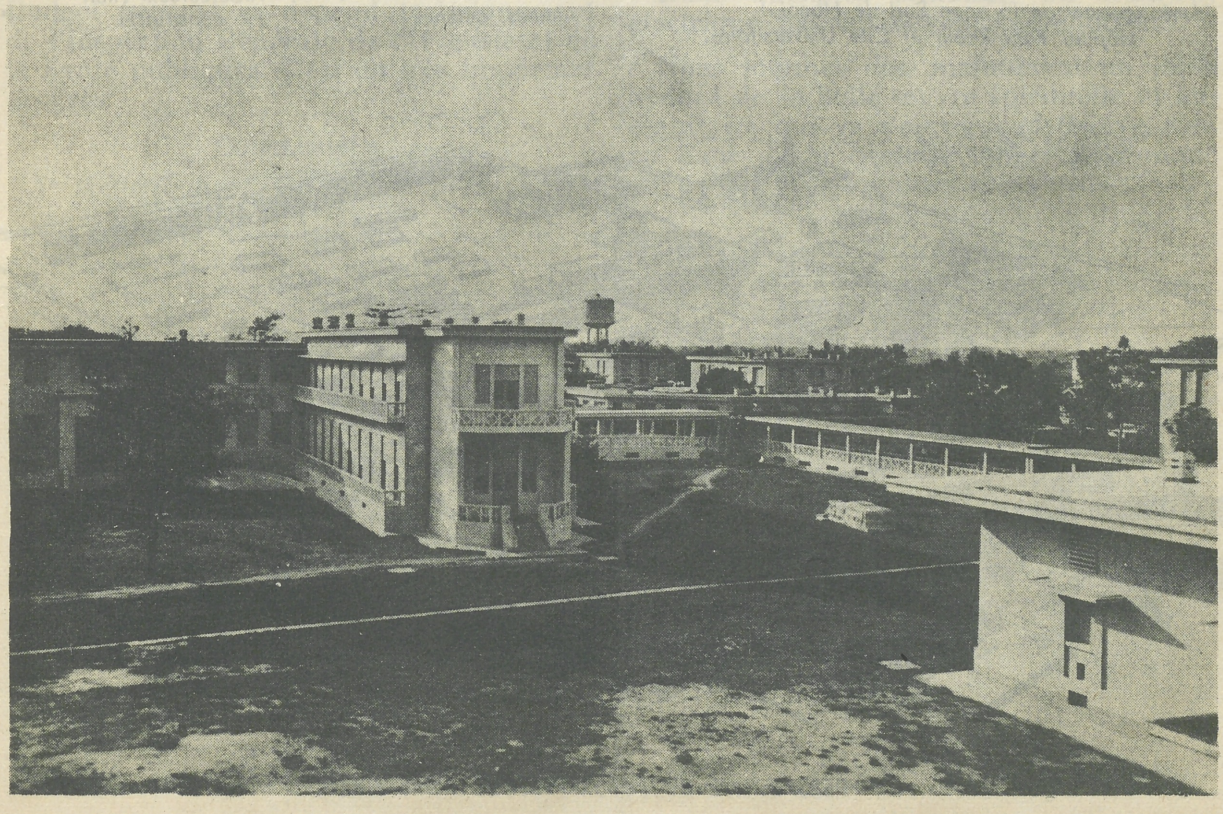
Désinfection. — Une grande étuve centrale pour tout l'hôpital procède deux fois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

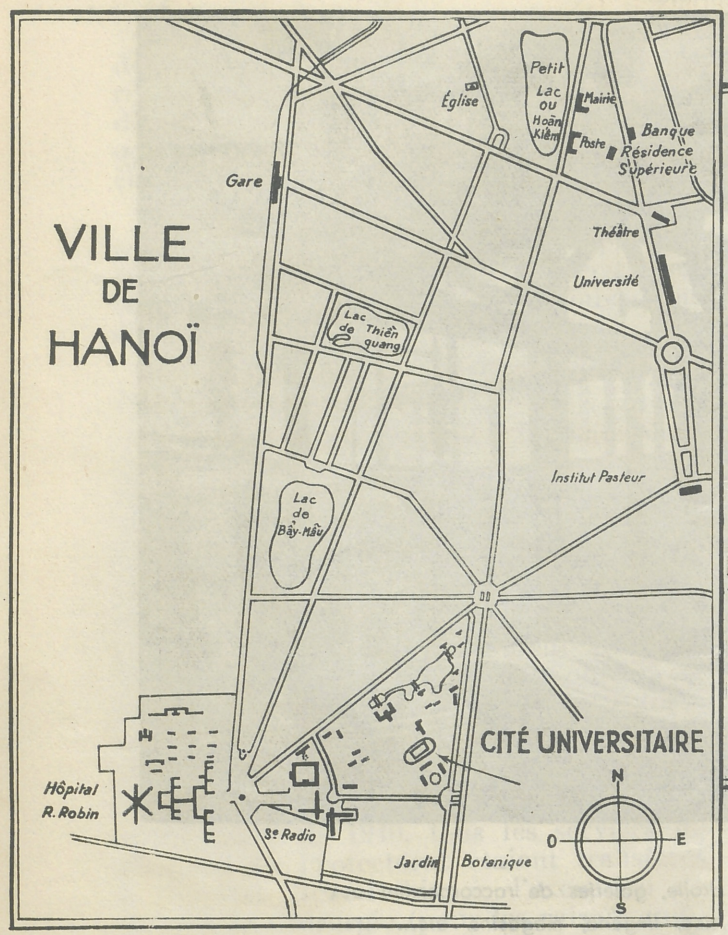
Le Laboratoire d'électro-radiologie. →



Une dent du peigne (pavillon C). — A droite, galeries de raccordement aux services généraux : pharmacie, cuisine, lingerie, magasins, etc...

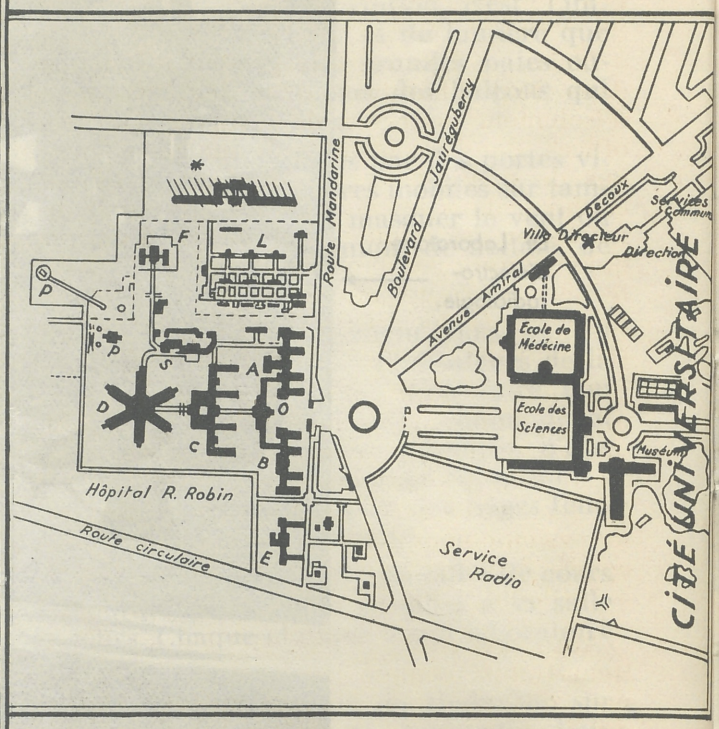


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

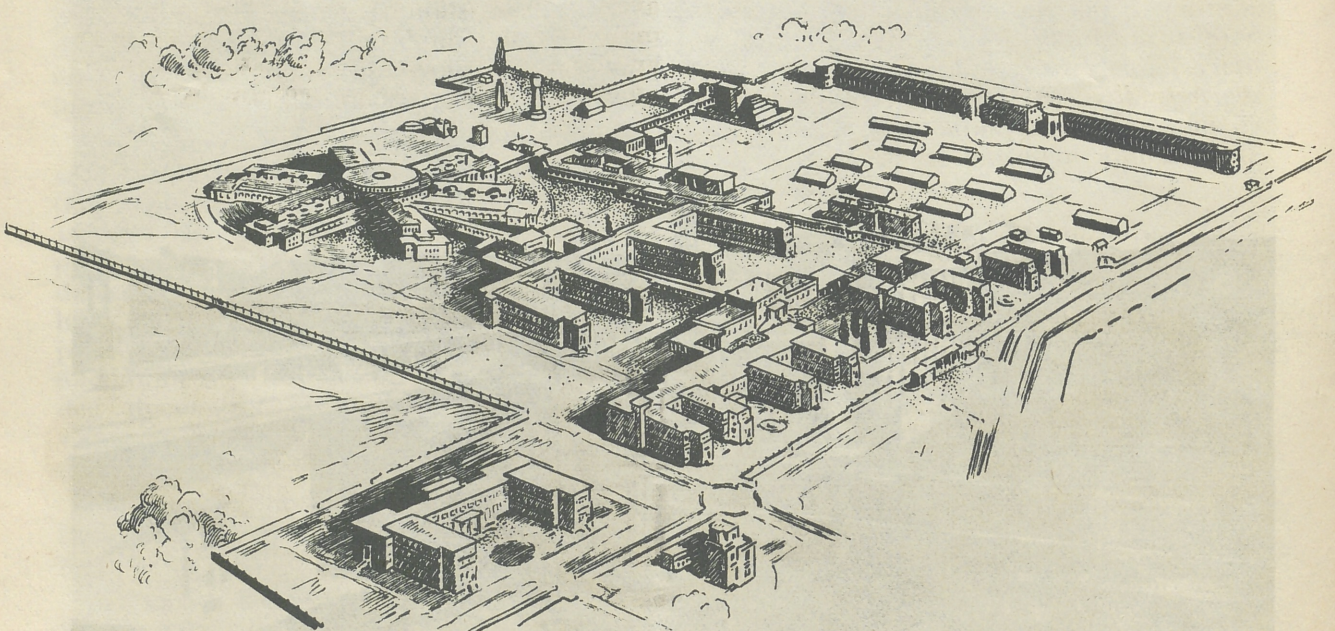


Aménagement de la zone Sud de Hanoi :
Hôpital René-Robin et Cité Universitaire.

PLAN DU FUTUR HOPITAL RENÉ-ROBIN



Maternité-pédiatrie	A	Contagieux (ancien Lazaret)	L
Spécialités	B	Administration	O
Médecine et laboratoire	C	Pompage, Epuration	P
Chirurgie (non terminée)	D	Services généraux	S
Enfants (non construits)	E	Tuberculeux (non construit)	*
Aliénés, détenus	F		



PERSPECTIVE DU FUTUR HOPITAL RENÉ-ROBIN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par semaine aux désinfections nécessaires du matériel de lingerie et literie.

L'eau. — L'eau est largement distribuée dans tout l'hôpital : dans les chambres d'isolement pourvues de lavabos, dans les offices, dans les lavabos de malades pourvus de pédiluves et de douches, dans les couloirs, dans les jardins. Elle provient de la station de pompage et de javellisation qui englobe aussi dans son réseau la T. S. F., le Service Zootechnique, la Base aérienne de Bach-mai et la Cité Universitaire ; l'eau est contrôlée et donne toutes garanties.

Egouts. — Enfin, les réalisateurs ont manifesté leur souci de modernisme en créant un réseau d'égout séparateur. Les matières ou déchets des malades susceptibles d'infecter les mares avoisinantes sont repris par un système compliqué et perfectionné, puis épurés biologiquement avant d'être rejetés à l'effluent. C'est la station d'épuration.

ADMINISTRATION. — A l'origine, l'hôpital René-Robin, comme les hôpitaux indochinois d'Hanoi, relevait administrativement du Tonkin.

Depuis janvier 1943, avec tous les hôpitaux de Hanoi, l'hôpital de Bach-mai fait partie du Groupe des hôpitaux d'instruction et a été rattaché administrativement au Budget général et dépend techniquement de l'Inspection Générale de l'Hygiène et de la Santé publiques. C'est un très important progrès.

CONCLUSIONS.

1° *Actuellement.* — Malgré qu'incomplet (privé de son service de Chirurgie), l'hôpital René-Robin, avec ses 900 lits, constitue une importante et magnifique réalisation hospitalière de six services cliniques de la Faculté de Médecine.

Des professeurs y poursuivent leurs recherches et y dispensent leur enseignement à de nombreux étudiants ; des malades toujours trop nombrux, malheureusement, pour les places disponibles fournissent à leurs travaux une matière infiniment abondante et variée et bénéficient en retour de leur science, secondée par de puissants moyens techniques.

2° *Avenir.* — Un plan complet d'extension du groupe hospitalier de Bach-mai a été élaboré et approuvé par M. le Gouverneur Général en 1942 ; dès que les circonstances le permettront, il sera mis à exécution.

Ce groupe constituera la limite sud-ouest de la grande zone universitaire et nous voyons déjà de notre porte s'élever un a un les bâtiments de la « Cité » estudiantine.

Bientôt de grandes avenues nous relieront directement au centre d'Hanoi.

Dans quelques semaines un tramway électrique passera devant notre porte.

Nous sommes dès maintenant un jalon avancé de la belle œuvre spirituelle et humanitaire qui va s'élever, qui s'élève déjà au flanc de la capitale tonkinoise comme un de ses plus louables ornements.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les nouveaux Abattoirs de la Région Saigon-Cholon

Le 20 août a eu lieu l'inauguration des nouveaux abattoirs régionaux par l'Amiral Decoux. Ces abattoirs sont situés dans l'îlot à Chanh-hung, à mi-chemin des agglomérations de Saigon et de Cholon. On accède dans cet îlot par le pont en Y qui porte le nom de « pont Maréchal-Pétain ».

L'endroit où se trouvent les nouveaux abattoirs est particulièrement bien choisi. En effet, il est à la fois central et retiré, en marge des grandes artères où la circulation commerciale est, à toute heure du jour, intense.

Ces abattoirs ne gêneront, ainsi, personne, et ne seront aucunement gênés eux-mêmes. Ils sont, au surplus, édifiés sur une superficie de huit hectares, ce qui assure à leur fonctionnement une liberté d'action complète.

Déjà, en mai 1943, une première tranche de constructions avait été effectuée, comprenant une porcherie, une bouverie, un hall d'abattage. Ces travaux avaient commencé en juin 1942. Actuellement, un complément est achevé et les Abattoirs ont atteint leur développement complet.

Ces bâtiments présentent un parfait équilibre des notions d'esthétiques, de confort et d'hygiène, et peuvent, à bon droit, figurer parmi les plus beaux de l'Empire.

En leur état actuel, ces établissements peuvent recevoir en stabulation 280 bœufs, 1.350 porcs et la cadence des abattages pourra y atteindre 40 bœufs et 200 porcs à l'heure. Quand ils seront complètement équipés, ils constitueront un véritable marché régulateur qui jouera son plein effet sur l'économie du bétail de boucherie, comme sur l'économie de la viande.

L'étendue de leur action dépassera le cadre de la région Saigon-Cholon pour atteindre tout le Sud de la Fédération. L'influence de ces abattoirs pourra être comparée à celle des abattoirs des plus grandes villes.

Il y a lieu de remarquer que l'Administration a su, fort élégamment, surmonter les difficultés de tous ordres, qui étaient susceptibles d'entraver ces travaux. C'est ainsi qu'en l'absence du fer qui est l'élément essentiel de la construction en ciment armé, elle a fait un large emploi d'un ciment armé en bambou, qui donne toute satisfaction.

Ces nouveaux abattoirs, dont l'édification a été entreprise et menée à bonne fin, dans une période sinon difficile, tout au moins malaisée, en ce qui concerne les difficultés d'utilisation des matériaux ordinaires, montre amplement et d'une façon péremptoire, l'ingéniosité, le savoir-faire, la compétence de nos ingénieurs et de nos techniciens.

Dans l'ordre de la Légion d'honneur

M. Lê-thành-Long, Dôc-phu-su en retraite, vient d'être promu chevalier de la Légion d'honneur.

C'est une heureuse nouvelle. Tous ceux qui connaissent M. Lê-thành-Long savent que cette distinction est hautement méritée.

M. Lê-thành-Long est né en 1882, à Phuoc-lê (Baria, Cochinchine).

Il entra dans l'Administration en 1899 comme élève-secrétaire et servit à Saigon, Bêntre et Go-công.

Reçu huyên en 1917, il franchit rapidement les grades de la hiérarchie et fut promu Dôc-phu-su en 1933.

Il fut placé successivement à la tête des délégations de Vinh-châu (Bac-liêu), 1918 ; de Vinh-loi (Bac-liêu), 1920 ; de Mocay (Bêntre), 1921, et de Long-thành (Biên-hoa), 1930.

Il fut admis à la citoyenneté française en 1928.

Mis à la retraite en 1933, il a été désigné pour faire partie, comme membre français, du Conseil de province de Go-công de 1933 à 1937 et a été élu membre de la Chambre d'Agriculture en 1938. Il a été requis pour remplir à Baria, de 1939 à 1941, les fonctions de secrétaire de province.

Il se consacre actuellement à l'hévéaculture et a été désigné en 1941 pour représenter les intérêts de la Cochinchine au sein du Conseil fédéral de l'Indochine.

Pendant sa longue carrière et depuis qu'il est à la retraite, M. Lê-thành-Long n'a cessé de servir la cause de son pays et de la France.

Un nouvel agrégé tonkinois

M. TRAN-DUC-THAO

Agrégé de philosophie

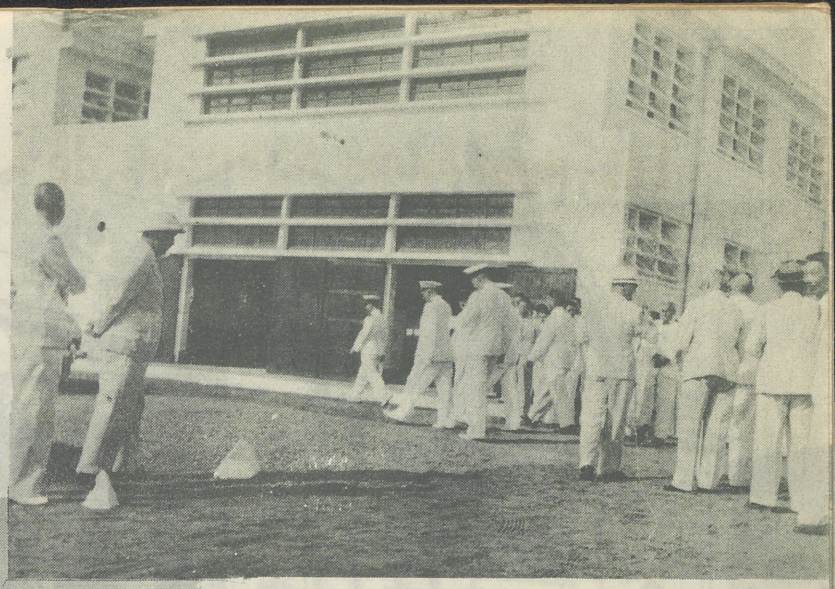
L'*O. F. I.* du 28 août nous a annoncé le brillant succès universitaire obtenu par M. Trân-duc-Thao, reçu avec le n° 1 *bis* à l'agrégation de Philosophie.

M. Trân-duc-Thao est né le 26 septembre 1917, à Thai-binh. C'est le fils d'un fonctionnaire des P. T. T., M. Trân-duc-Tiên.

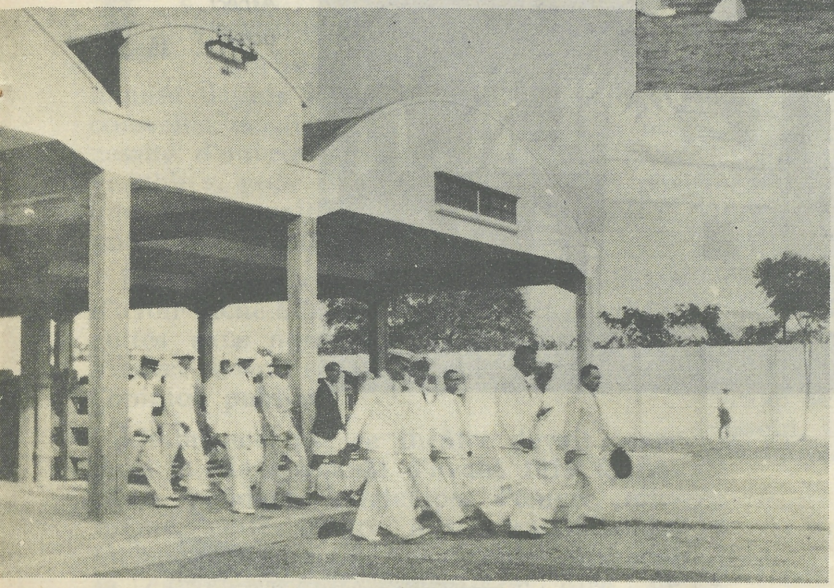
Le succès de M. Thao couronne des études exceptionnellement brillantes. L'agrégation de philosophie est, on le sait, un des hauts titres universitaires français, tant en raison des études et des titres préliminaires dont les candidats doivent justifier, que du caractère et de l'importance des épreuves qu'ils doivent subir. En effet, le candidat à l'agrégation de philosophie doit être titulaire de la licence ès lettres (complétée par divers certificats ou titres) ou de la licence ès sciences, et du diplôme d'études supérieures de philosophie. Les épreuves préparatoires qu'il doit subir consistent en deux compositions de philosophie et une composition d'histoire de la philosophie, d'une durée de sept heures chacune. Ensuite le candidat est admis à subir les épreuves définitives : d'abord une explication de trois textes philosophiques grec, latin, français ou étrangers, (les ouvrages dont sont tirés ces textes étant désignés un an à l'avance), ensuite une leçon de philosophie, après cinq heures de préparation surveillée.

Le brillant succès de M. Trân-duc-Thao n'a pas trompé les espoirs mis en lui par les siens, par ses professeurs, et par le Gouvernement général de l'Indochine. L'élite intellectuelle annamite, formée à l'école française, compte une nouvelle unité de choix, et la collaboration franco-annamite, un nouvel artisan. A mesure que les fils d'Annam accèdent ainsi aux plus hauts degrés de la culture française, le champ de la collaboration s'élargit : Français et Indochinois assumeront désormais dans l'œuvre commune, la tâche qui correspond à leurs capacités, et ils auront la place qui revient à leurs mérites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



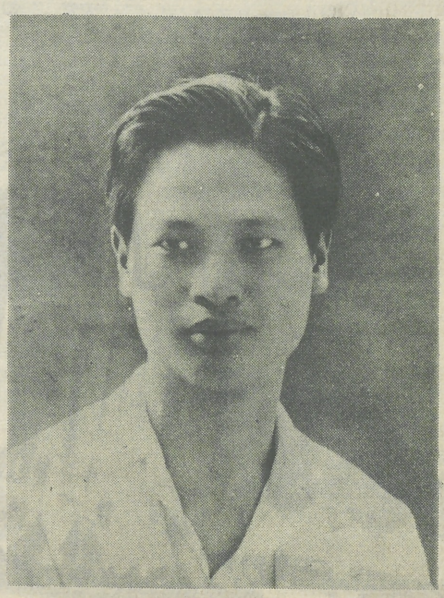
Inauguration des nouveaux abattoirs de la région Saigon-Cholon



par l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine.

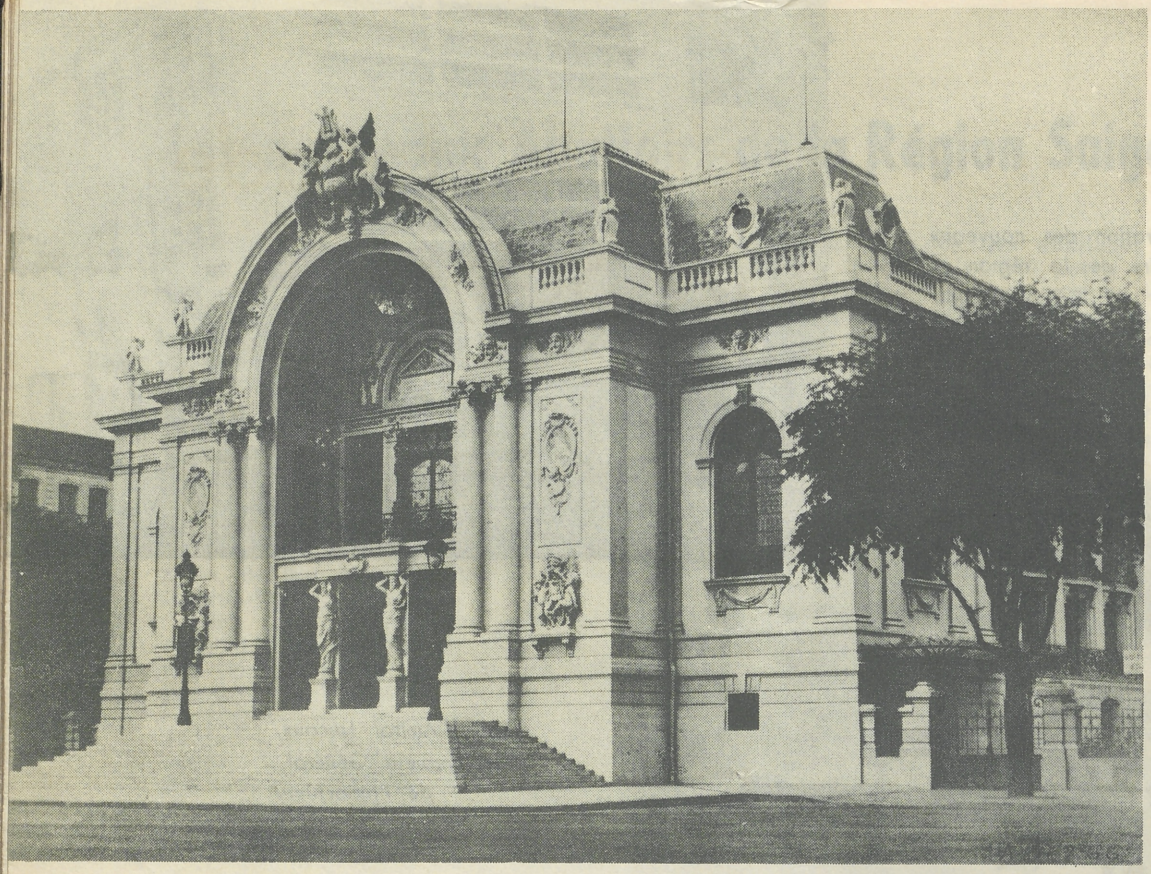


M. LE THANH LONG



M. TRAN DUC THAO
lorsqu'il faisait ses études à Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LE THÉATRE DE SAIGON

Aspect actuel.



Perspective du théâtre après modernisation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Modernisation de la façade du théâtre de Saigon

par M.

Le 17 janvier 1900, la ville de Saigon inaugurait son théâtre.

Il n'avait pas fallu moins de seize années depuis le moment où M. Viénot, conseiller municipal, reconnaissait « la nécessité d'ouvrir à Saigon un théâtre convenable », pour voir aboutir un projet auquel s'intéressait très vivement, semble-t-il, une bonne partie de la population.

La Municipalité pouvait se féliciter d'avoir mené à bonne fin, en dépit des difficultés sans nombre qui ne cessaient de s'élever devant elle, le projet que réclamait l'opinion publique.

L'influence que ce théâtre devait jouer dans la vie coloniale d'avant 1914 fit oublier, pendant longtemps, l'œuvre elle-même, cette œuvre aux surabondances fâcheuses, aux coupures gênantes, qui sont la caractéristique, pourrait-on dire, de l'architecture de cette époque.

L'apparence désuète que présente le théâtre de Saigon résulte beaucoup plus des « pâtisseries » nombreuses qui alourdissent la façade et en rendent la lecture difficile que d'un manque de proportions.

Cette constatation rend possible une modernisation sans transformations profondes.

Il ne saurait être question de changer les volumes, ce qui entraînerait des modifications nombreuses en plan, en élévation, ainsi que l'adoption d'une nouvelle couverture, mais simplement d'accuser les proportions en arc de la partie centrale qui sont bonnes. Sa transformation en grande niche soulignera ces heureuses proportions tout en conservant l'harmonie.

Sans recourir à aucun artifice décoratif, la façon nouvelle laissera aux lignes mêmes de l'édifice, à l'équilibre de ses masses, leur valeur esthétique. La suppression de toute décoration vaine affirmera la franchise du parti adopté.

Rajeunir tout en se maintenant dans la tradition, moderniser en dépouillant l'ouvrage de ses détails disparates qui le vieillissent, tels sont les buts que se propose l'Administration.

Les heureux résultats des travaux de la première étape, au cours de laquelle le théâtre a été replacé dans son atmosphère naturelle, par suppression des constructions diverses qui l'étouffaient, justifient le nouvel effort auquel se sont résolus les pouvoirs publics, poussés d'ailleurs par les circonstances : la chute d'un bloc qui s'était détaché, vers la fin de l'année dernière, d'un des motifs décoratifs surplombant la voûte ayant démontré la nécessité de procéder d'urgence à des travaux de réfection.

La perspective que nous offrons aux lecteurs d'*Indochine* permet d'affirmer que ce but est atteint. Sobriété, netteté, bon goût, telles sont les impressions profondes que laisse l'examen de ce plan.

Université Côte-d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 13 AU 20 SEPTEMBRE 1943

Pacifique.

L'activité des forces aériennes nippones et alliées a été très intense sur le Pacifique sud, au cours de la dernière semaine, notamment au-dessus de l'archipel des Salomon et sur la Nouvelle-Guinée britannique.

D'une part, l'aviation navale nippone a attaqué les positions alliées de la baie de Morobe, les 12 et 13 septembre, et les troupes américano-australiennes aux environs de Lae, les 12 et 15 septembre, sur l'île de Nouvelle-Guinée.

Dans les Salomon, Munda en Nouvelle-Géorgie a été bombardé les 13, 14 et 18 septembre ; la base alliée de Biloa, sur l'île Vella-Lavella le 13 septembre, enfin la base de Lunga, sur l'île Guadalcanal, et l'île Russel, le 15 septembre.

De leur côté, les bombardiers à long rayon d'action ont bombardé Funafuti, dans les îles Ellice, le 13 septembre, et Port-Darwin, en Australie, le 16 septembre.

— L'aviation alliée, de son côté, a effectué une série de raids sur les bases japonaises de Nouvelle-Guinée, notamment à Wewak, et à Hansa et Madang, respectivement les 13 et 15 septembre ; dans les Salomon, sur l'île Bougainville les 11, 14, 15 et 16 septembre et l'île de Kolombangara, le 11 septembre ; enfin sur Macassar, le 11 septembre, et l'île Amboina le 13 septembre, dans la mer d'Arafura.

ITALIE

En dépit de l'abandon de la lutte par les forces italiennes, les troupes alliées se sont heurtées à une vive résistance de la part des troupes allemandes, au cours de la dernière semaine.

Dans la région de Salerne, notamment, les troupes de la Ve Armée américaine ont eu à subir de grosses pertes avant de pouvoir consolider leur tête de pont avec l'aide des troupes de la VIIIe Armée britannique, débarquées le 17 septembre à Castellabato, au sud du golfe de Salerne.

Le même jour, la VIIIe Armée britannique remontant la route côtière, opérait sa jonction avec l'armée américaine, aux environs de Sapri, à une centaine de kilomètres au sud de Salerne.

Au cours de cette avance, les villes de Cosenza, Belvedère et Scalea ont été occupées les 14, 15 et 16 septembre.

— Sur la côte orientale de la péninsule, l'avance britannique s'est considérablement ralentie. Seuls le centre de communication d'Altamura, à 80 kilomètres au N.-O. de Tarente, et le port de Bari, à 100 kilomètres au N.-O. de Brindisi, ont été occupés les 13 et 14 septembre.

— Au large de la baie de Naples, les forces de débarquement américaines ont occupé les îles de Capri, le 15 septembre, d'Ischia et de Procida le 18 septembre, alors que de nouveaux renforts ont été amenés à Salerne, en prévision de la prochaine offensive sur Naples.

Toutefois, devant la ferme résistance allemande, ces deux armées de l'Est et de l'Ouest ne sont pas encore parvenues à opérer leur jonction et à établir une ligne de front régulière en travers de la péninsule.

RUSSIE

La grande offensive de l'armée soviétique continue à faire rage sur un front de plus de 1.000 kilomètres, s'étendant depuis le secteur de Smolensk, à l'ouest de Moscou, jusqu'à la mer d'Azov.

Les poussées les plus importantes ont été effectuées, cette semaine, dans le secteur central du front, en direction de Kiev, et dans le bassin du Donetz, en direction de la boucle orientale du Dnieper.

Dans le premier secteur, deux armées se sont avancées en direction de la capitale de l'Ukraine : l'une venant d'Orel, au nord-est, s'est emparée de l'important centre ferroviaire de Niezhin, le 15, et de la gare de Nosovka, le 16 septembre, sur la voie ferrée Briansk-Kiev. Elle a, d'autre part, occupé toute la partie de la rive orientale de la Desna, depuis le secteur de Chernigov, à 150 kilomètres au N.-E. de Kiev, jusqu'à Yelnia, à 75 kilomètres au S.-E. de Smolensk, s'emparant notamment de Novgorod le 16 septembre, Devitsa le 18 septembre, Briansk le 17 septembre, et Trubechevsk le 19 septembre.

La deuxième armée, venant, de Kharkov, et enfonçant les lignes de défenses établies par les Allemands dans ce secteur, a atteint le 19 septembre Priluki et Lutny, respectivement à 125 et 175 kilomètres à l'est et au S.-E. de Kiev, s'emparant d'autre part de Rommy, le 16 septembre à 80 kilomètres à l'ouest de Sumy, et de Mirogorod, le 18 septembre, sur la ligne Kiev-Poltava.

— Dans le sud de Kharkov, les troupes russes se sont dirigées vers Dniepropetrovsk, occupant Alexeïevka, le 14 septembre, Lozovaya le 16 septembre, et Pavlograd le 18 septembre, sur la ligne Kharkov-Zaporojie ; enfin Krasnograd, le 19 septembre, à 75 kilomètres au nord de cette ville.

— Dans le bassin du Donetz, les russes ont poursuivi leur avance le long de la côte de la mer d'Azov, et ont occupé Mangusk le 14 septembre, Berdiansk le 17 septembre, et Kogaysk le 19 septembre, à 125 kilomètres au S.-O. de Marioupol. En direction de Zaporojie, elles se sont emparé de Pologie le 18 septembre et ont atteint Oryekhov, le 19 septembre, à 70 kilomètres au S.-E. de cette ville.

— Dans la partie septentrionale du front, après la chute de Briansk, les Russes se sont lancés à l'assaut de Smolensk et ont occupé Dukovshina et Yartsevo, le 18 septembre, à 55 kilomètres au N.-E. de cette ville.

Toutefois, malgré la puissance de l'offensive rouge, les troupes allemandes ont maintenu leur tactique de repli méthodique, conservant ainsi la plus grande partie de leurs effectifs et de leur matériel.

EN FRANCE

13 septembre. — Dans la nouvelle loi relative à l'organisation des cadres des services publics et des établissements publics de la commune, deux innovations sont à souligner :

Désormais les agents communaux deviennent des fonctionnaires affiliés à la caisse générale des retraites, élément de sécurité indispensable.

D'autre part, la carrière de fonctionnaire communal ne se trouve plus limitée au cadre étroit de la commune, ou de l'établissement public, siège de ses débuts. La loi lui donne possibilité d'entrer au service de communes plus importantes où des espoirs d'avancement lui sont ouverts.

Ces mesures essentielles témoignent de l'intérêt porté par le gouvernement à tous les collaborateurs de l'administration municipale dont la tâche est de plus en plus délicate.

14 septembre. — La deuxième session des journées d'études du Mont-Dore s'ouvrira jeudi et durera jusqu'au 23 septembre.

Chaque « journée » sera consacrée à l'étude détaillée des problèmes de la structure des grandes com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

munautés nationales : familiales, professions, communes, régions, nation, empire.

Les délibérations qui se dérouleront au Mont-Dore aboutiront à l'élaboration des conclusions destinées à orienter l'œuvre constructive entreprise pour le relèvement du pays.

14 septembre. — M. Bichelonne inaugure à Maubeuge, une nouvelle cité-jardin où une centaine de familles viennent d'emménager. Il s'agit d'un ensemble durable de maisons pourvues de toutes les commodités de l'urbanisme moderne.

15 septembre. — L'un des premiers buts du gouvernement est la santé. Un contrôle médical obligatoire vient d'être institué et toute la jeunesse scolaire sera auscultée et sévèrement examinée. Le contrôle médical s'étend à tous les membres des mouvements de jeunesse. Grâce à cette décision, actuellement une partie très importante de la jeunesse française est protégée des périls les plus graves qui la menacent. Le souci actuel du Gouvernement est la « santé de ses jeunes ».

16 septembre. — Les Indochinois de Marseille, réunis au « Foyer Annamite », ont célébré la fête de la mi-automne ou de la lune, qui prend place dans leur calendrier le 15e jour du 8e mois de l'année.

Un dîner annamite a eu lieu, suivi jusqu'à l'heure du couvre-feu des réjouissances populaires qui, dans les villages indochinois, marquent cette fête.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Le marché noir, descendant de la magie noire.

On se demande d'où vient le mot de marché noir ; il est probable qu'il n'est pas de naissance récente et qu'il existe depuis fort longtemps comme les pratiques qu'il désigne, mais ce sont les circonstances qui en temps normal restreignent l'étendue de la chose et l'emploi du mot et qui tout à coup en période difficile développent subitement les deux.

D'ailleurs les Bandes noires étaient des bandes de condottieri ou de pillards au XVe siècle en Italie, et bien plus tard encore dans les provinces françaises la bande noire était le groupe des spéculateurs sur propriétés foncières qu'ils achetaient en profitant des bonnes occasions, puis revendaient en détail, chaque pièce de terre au voisin qui, en ayant besoin pour arrondir un petit domaine, l'achetait très cher ; souvent même les « marchands de biens » ne revendaient des terrains qu'après en avoir abattu les arbres, enlevé des matériaux de construction, etc... Ces bandes noires ont parfois soulevé contre elles l'indignation dans les campagnes.

Mais la magie noire était bien pire encore ; c'était au Moyen âge et encore à la Renaissance, l'ensemble des pratiques par lesquelles on pensait transformer les matières ordinaires en matières précieuses, créer de l'or, de l'argent, des perles ou du diamant, etc... Tout s'en mêlait, l'alchimie, la sorcellerie, l'astrologie, l'occultisme sous toutes ses formes, et même, assez souvent, le crime.

La magie noire n'avait pas uniquement pour but de créer de la richesse, mais aussi, parfois de supplanter un rival, de l'éliminer, de se procurer des avantages illicites, d'obtenir des faveurs anormales. Toutes sortes de procédés étaient employés, que l'on connait mal naturellement car ceux qui en faisaient mystérieusement usage se gardaient de les exposer et aucun traité de magie ni de sorcellerie n'a jamais été publié à aucune époque ; mais elles ont existé dès l'antiquité, et plus ou moins chez tous les peuples ; non pas dans la population entière, mais chez les quelques-uns qui prétendaient se procurer des avantages personnels.

Au Moyen âge, la magie noire était en marge de la religion, et le plus souvent supposait des interventions diaboliques, des recours aux puissances infernales, une tentative d'entente avec Satan et ses suppôts. Le plébéien, le bourgeois et même le seigneur dans son château — peut-être surtout ce dernier, plus capable de subvenir aux frais des opérations compliquées et coûteuses auxquelles il fallait se livrer — y avaient recours les uns comme les autres pour satisfaire leur soif de l'or, leurs ambitions, leurs rancunes et leurs haines.

Le plus connu des adeptes scélérats de la magie noire est Gilles de Rais ou de Retz, criminel sans égal, qui tua peut-être deux cents personnes avant d'être lui-même condamné à mort et pendu ; c'est sa vie ignoble, au moins pendant quelques années car elle avait bien commencé, qui a donné naissance à la légende de Barbe bleue ; mais en dehors de cet épisode imaginaire, la réalité demeure qui en fait un monstre hideux.

Tous les adeptes de la magie noire n'étaient pas comme lui d'horribles criminels mais tous cherchaient l'avantage illicite, l'enrichissement facile par des méthodes mystérieuses. C'est le souvenir de ces tentatives tenues secrètes, de ces pactes avec le diable et de ceux qui s'y livraient qui a survécu depuis des siècles et le nom en est resté, quoique l'idée de magie ait disparu.

(LE COURRIER D'HAIPHONG du 17-9-43.)

Les Français et la démocratie.

Nous ne pouvons que souscrire à l'attaque menée par l'*Action* du 13 septembre contre ce cadavre : la démocratie.

Dans la réalité profonde, la démocratie politique, le Français qui n'est ni politicien, ni agent électoral, s'en f... Le mot démocratie s'applique trop peu à aucune des occupations de la journée de l'ouvrier ou du paysan de chez nous. Il ne travaille pas démocratiquement, il ne se distrait pas démocratiquement, il n'orne pas sa maison ni ne cultive son petit jardin démocratiquement. Mais il n'est pas un seul de ces millions d'hommes qui ne soit prêt à partager sa soupe avec quelqu'un qui a faim, à donner un coup de main à un voisin ou un étranger qui en a besoin.

Ce que nous sommes prêts à défendre, ce n'est pas la démocratie, mais des villages vieux de dix siècles, des églises et des pierres, des cimetières. Ce que nous voulons garder, c'est une existence, peut-être casanière, inscrite entre deux lieues carrées, mais qu'il a fallu les Croisades, la guerre de Cent ans, la Révolution, les plus grands périples, les conquêtes de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, la Grande Guerre, pour fonder ; une vie modeste mais qu'il a fallu Charlemagne. Louis XIV, les plus grands rois et les plus grands ministres pour amener à cet état.

Le « spencer » en Indochine.

L'*Opinion* du 10 septembre nous rappelle une « première » d'il y a quarante et quelques années :

Ici ouvrons une parenthèse pour signaler une première à Saigon. Les nouveaux directeurs n'en étaient pas responsables malgré leur savoir-faire et leur désir de plaire.

Cette première, c'est l'apparition du spencer dans les soirées saigonnaises.

*Voici comment le chroniqueur raconte cet événement dans l'*Opinion *du 21 décembre :*

« Salle comble hier pour écouter Carmen, *le chef-d'œuvre de Bizet.*

» Des passagers des paquebots qui viennent d'arriver, s'étaient empressés de se rendre à notre joli théâtre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

» *Remarqué un certain nombre d'Anglais avec le smoking blanc de coupe si reconnaissable, — ce genre que nous appelons chez nous « garçon de café ».*

» *Evidemment, la question de mode est une question d'accoutumance. On arrive à la longue à trouver joli ce qui, au premier abord, vous paraissait fort laid. C'est égal, il me faudrait longtemps vivre en Angleterre pour arriver à trouver élégant et gracieux cette manière de petit veston court, se terminant dans le dos, au-dessus de la ceinture, par une pointe fantaisiste... »*

Le « petit veston court » a depuis fait, si l'on peut dire, du chemin en Saigonnie.

LA VIE INDOCHINOISE

Du 11 au 18 septembre 1943.

Visites de l'Amiral à Dalat.

Dalat, 10 septembre. — Le Gouverneur Général consacre la matinée à la visite du nouveau commissariat de police de Dalat. Les bureaux du commissariat et les logements qui y sont attenants constituent une petite « Cité Policière » construite selon une formule moderne, en harmonie avec le style général de la station. C'est une des premières réalisations du « plus grand Dalat », tel que le définit le nouveau plan d'urbanisme.

Le lendemain, le Chef de la Fédération visite la deuxième tranche de travaux de la Cité Jean-Decoux. Vingt nouvelles maisons seront mises en service l'an prochain, permettant à un plus grand nombre de familles nombreuses de faire économiquement une cure de grand air et d'altitude.

Inspection du Commissaire à l'Education Physique, aux Sports et à la Jeunesse.

Phan-thiêt, 13 septembre. — Le commandant Ducoroy inspecte 150 jeunes gens, parmi lesquels plusieurs Chinois, provenant de tous pays de l'Union indochinoise, et venant d'arriver à l'Ecole Supérieure d'Education Physique de l'Indochine, pour y recevoir la formation des moniteurs.

C'est la septième promotion depuis la création de cette école.

Visite d'un village modèle à Dalat.

Dalat, 14 septembre. — L'Amiral Jean Decoux visite le village annamite de Da-thanh qui date pratiquement d'un an. Organisé selon les principes rationnels d'administration et d'hygiène, il peut être regardé comme un village modèle. Disposant chacun d'un lot appréciable de bonne terre, se livrant à la culture maraîchère et au petit élevage, ses habitants participent au ravitaillement de la ville. Ces colons industrieux sont venus soit de la côte d'Annam, soit des bas quartiers du centre même.

Message du Directeur de la Légion de France au Roi du Cambodge.

Hanoi, 15 septembre. — L'Amiral Decoux reçoit du secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies le télégramme suivant : « Nous sommes profondément touchés du geste royal par lequel Sa Majesté a tenu, à l'occasion du troisième anniversaire de la Légion, à s'associer à l'œuvre de rénovation nationale. Nous vous prions d'exprimer à Sa Majesté les sentiments reconnaissants des Légionnaires. »

La solidarité franco-indochinoise.

Hanoi, 15 septembre. — Sur les fonds recueillis par l'Assistance franco-indochinoise aux victimes de la guerre, M. le Gouverneur Général a envoyé le 28 août dernier à M. le secrétaire d'Etat aux Colonies une somme d'un million de francs pour être répartie au nom de l'Indochine, aux victimes des bombardements qui ont endeuillé à plusieurs reprises la Métropole.

L'éducation physique chez les fonctionnaires.

Hanoi, 17 septembre. — L'Amiral Decoux vient, dans une récente circulaire, d'attirer à nouveau l'attention des administrations sur le souci qu'il a de voir les fonctionnaires développer de façon continue la pratique de l'Education Physique et des Sports.

« Il y aura lieu, de tenir compte, parmi les motifs d'appréciations pour l'avancement d'un fonctionnaire des qualités d'énergie et d'initiative dont il aura fait preuve dans le domaine des activités sportives. »

L'Amiral à Saigon.

Saigon, 16 septembre. — Le Vice-Amiral d'Escadre et Mme Jean Decoux, venant de Dalat par la route, sont arrivés à Saigon en fin de matinée.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Robert, Jean, fils de M. et de Mme Joseph, André, Max BRUNEAU (10 septembre 1943).

Guy, Henri, Jacques, fils de M. et de Mme Jean DE MASSIAC (13 septembre 1943).

Françoise, Renée, fille de M. Alfred, Clément RIAM et de Mme, née Ferré (14 septembre 1943).

Jacqueline, Simone, Henriette, fille de M. Jean CHAUDET et de Mme, née Galland (15 septembre 1943).

Alain, Maurice, Michel, Georges, fils de M. Abel, Marcel SIX et de Mme, née Chevance (16 septembre 1943).

Danièle, Françoise, Lucie, fille de M. René, Marcel GIRARDOT et de Mme, née Niedzielska (17 septembre 1943).

COCHINCHINE

Jean, Claude, frère cadet de Marguerite ; Jacqueline ; Roger ; Guy ; Josseline ; Christian DARIGADE (7 septembre 1943).

Renée, Andrée, fille de M. et de Mme BANSEPT.

Jean, Yves, Claude, Christian et Jean, Jacques, Bernard, fils jumeaux de M. et de Mme ABOUT.

Jacqueline, Geneviève STAUVE.

Christiane, Lucienne, Marie, Caroline, fille de M. et de Mme HORAN.

Gilbert, Camille, fils de M. et de Mme BROSSILLON.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Albert, Moïse CAPSIÉ avec Mlle Pierrette MOLINIER.

M. Roger, CÉRATINE avec Mlle Christiane FRAPPIER.

M. Pierre, Jean, Antoine, Joseph MORA avec Mlle Victoire CAPDEVILLE.

M. Marcel CART avec Mlle Anna BURLE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MARIAGES.

TONKIN

M. Henri, Edouard, Eugène HAMEL avec Mlle Joséphine, Alice GUYOT (18 septembre 1943).

COCHINCHINE

M. Pierre PANNELIER avec Mlle Micheline LOSQ (11 septembre 1943).

DÉCÈS.

ANNAM

M. HILLARD (15 septembre 1943).

TONKIN

Mme NGHIEM-THI-TAO (8 septembre 1943).
M. NGUYEN-HANH-THONG (11 septembre 1943).
M. Victor, Auguste LAPIERRE (13 septembre 1943).
M. Jean, Emile, Alfred THEUVENOT (14 septembre 1943).
M. TRINH-QUANG-THAI (16 septembre 1943).
M. DO-MANH-KHOAT (16 septembre 1943).
M. PHAM-TUYEN (19 septembre 1943).
M. NGUYEN-THE-CHU (19 septembre 1943).

COCHINCHINE

M. Pierre, Marie RICORD.
M. TRUONG-TRUNG-VI (2 septembre 1943).
M. Emilio Ban BADENOS (6 septembre 1943).
M. LUC-PHUONG-ANH (7 septembre 1943).
M. WASCART (10 sptembre 1943).
M. Omer LECOCQ (11 septembre 1943).

Les Livres

Le tome VIII du *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises* (nos 1 et 2 : 1er et 2e trimestres 1943) est paru (S. I. L. I., Saigon). Comme de coutume il est luxueusement édité, et son contenu est fort intéressant. Il comporte entre autres les études suivantes :

1. *La stèle funéraire du capitaine Barbé au cimetière de Saigon*, P. DAUDIN 9
2. *L'Amérique précolombienne et l'Asie méridionale* (2e article), PARIS 45
3. *La première évocation de la question de Cochinchine au Conseil des ministres* juillet 1857), G. TABOULET 69
4. *Deux lettres inédites de l'explorateur Henri Maitre*, A. BAUDRIT 78
5. *La propagation du bouddhisme indien en Indochine occidentale* 91
6. *La nouvelle année laotienne*, L. MERIDAT 107
7. *Note à propos de quelques objets anciens découverts près de Vong-the*, Dr PILOZ 118

Nous signalons tout particulièrement à nos lecteurs l'extrême intérêt de l'étude que M. Taboulet a consacré à la *première évocation de la question de Cochinchine au Conseil des ministres* (juillet 1857). Très vivante et documentée, cette étude jette un jour très curieux et inédit « sur le début d'une très grande chose », selon les termes de M. Taboulet.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **R. L..., à Thai-binh.** — « La fonction crée l'organe », disent les savants. C'est un phénomène analogue qui a dû se passer : comme il n'existait aucun mot français pour exprimer le fait de la sortie des presses d'un périodique ou d'une revue (notez que les Anglais ont depuis longtemps le mot « issue », d'ailleurs venu du français), les journalistes ont forgé le mot « parution », qui, au demeurant, ne paraît pas si mal choisi.

Quant à « solutionner » et autres barbarismes, ce sont sans doute des créations du style administratif récent, qui, soit dit entre nous, ne vaut pas mieux que le style commercial.

Nous tirerions, certes, bien du profit à nous inspirer du beau style « françois » dont usaient Colbert ou Louis XIV dans leur correspondance administrative.

~ **H. M..., à Dalat.** — Nous vous excusons, cher lecteur, de ne pas nous avoir encore envoyé le « papier » promis.

Vous êtes en vacances et nous savons qu'on n'est jamais tant occupé que quand on a rien à faire.

~ **A. D..., à Hanoi.** — Certes, il pleut à Chapa, et même beaucoup.

Mais ne croyez pas les mauvaises langues. Vous pouvez y aller quelques jours sans vous encombrer d'un scaphandre. Cependant des bottes de caoutchouc, un manteau ciré et un capuchon sont à conseiller.

~ **Abonné 104, à Saigon.** — A notre avis, cher lecteur, il est vraiment trop facile d'imputer aux Anglo-Saxons ou aux Allemands toutes les souffrances et les maux que subit la France. C'est esquiver notre propre part de responsabilité, qui est certaine. C'est, proprement, « battre sa coulpe sur la poitrine d'autrui ».

Nous avons bien autre chose à faire que d'attribuer toutes nos misères à l'étranger ou d'attendre de lui le « retour à la vie facile ». Faisons notre examen de conscience, méditons nos faiblesses, nos défaillances et nos relâchements et battons notre coulpe sur notre propre poitrine. Opérons en nous un grand redressement intellectuel et moral, unissons-nous autour des principes majeurs de la Révolution Nationale, remplaçons la critique par l'effort, pensons mieux : « Nous trouverons dans l'adversité même le sens et le chemin de la grandeur ».

Tout le reste est chimère et illusion ; « le salut de la France, a dit le Maréchal, ne lui viendra pas du dehors, il est dans nos mains, dans vos mains ».

La Table des matières de la Revue est parue :

Cette table contient 120 pages et est éditée pour la première fois depuis la parution de la Revue ; elle embrasse deux ans et demi de publication, du 1er septembre 1940 à fin 1942. Elle est divisée en table par noms d'auteurs, table par matières et table des illustrations.

Elle sera envoyée à tout lecteur ou abonné qui en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 1 $ 60 et elle est en vente au prix de 1 $ 50 chez les dépositaires :

Librairie TAUPIN et à l'IDEO, Hanoi ;
Librairie LE-THANH-TUAN à Hué ;
Librairies PORTAIL et ARDIN à Saigon ;
Librairie PORTAIL à Phnom-penh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

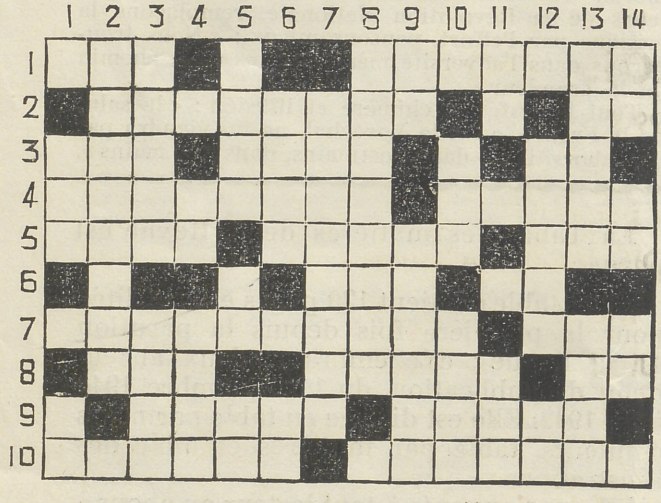
De nombreux lecteurs nous demandent de leur envoyer *une collection complète de telle année* ou bien *tous les numéros parus entre telle et telle date.*

Notre plus vif désir serait de les satisfaire, mais le succès de la Revue a été et est encore tel que malgré un tirage sans cesse accru, de très nombreux numéros, même récents, sont épuisés. Nous avons pu occasionnellement racheter nous-mêmes des numéros anciens, mais nous demandons à nos lecteurs de nous faire confiance : s'ils ne nous indiquent pas d'une façon formelle qu'ils désirent une série *complète* de numéros, nous leur adresserons les numéros qui nous restent disponibles au prix uniforme de 0 $ 50 le numéro, quelle que soit sa date de parution.

MOTS CROISÉS N° 129

Horizontalement.

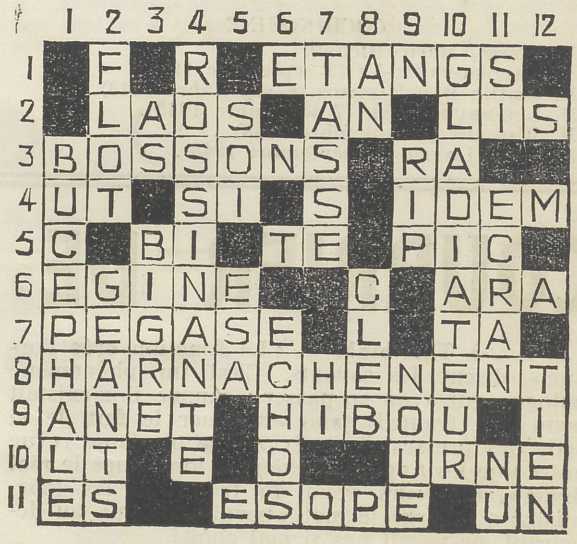
1. — On en vit sortir un faux boulanger — Morgue.
2. — Vieux pays de France, dont la capitale vit naître des évêques, un troubadour, des érudits et un sculpteur — A son aurore.
3. — Préfixe signifiant cru — Abandonné par ses enfants — Première syllabe d'un diminutif enfantin.
4. — Instrumentiste célèbre — Théâtre.
5. — Epoques — Désignation familière d'un représentant de l'ordre — En palier.
6. — Possessif — Mesure de poids.
7. — Pays montagneux — Prince du sang.
8. — Entre deux cimes — Roué fameux — Appuie sur une affirmation.
9. — Font voir la corde (féminin) — Race européenne.
10. — Faisait naître — Assemblée.



Verticalement.

1. — Eut du cran — Parler toulousain.
2. — Ancien pays de France, dont l'une des capitales donna naissance à un général de l'Empire.
3. — Poète anglais, ami d'un illustre nageur — Signe d'orgueil.
4. — Ne suit pas les routes ordinaires — Héroïne du théâtre allemand.
5. — Raniment — Initiales d'un peintre célèbre — Diphtongue.
6. — Ennemi du progrès — Conjonction.
7. — Ancien pays de France.
8. — Ancien pays de France, dont la ville principale donna naissance à un critique fameux.
9. — Diphtongue — Ville italienne.
10. — Pas de montagne — Donna naissance à plusieurs souffleurs.
11. — Répété, sert à interrompre — Diminutif anglais.
12. — Rivière de Suisse — Deux lettres de Xavier.
13. — Conjonction — Port.
14. — Ile — Commencement du nom ou du prénom d'un inventeur bourguignon — Brille à Suez.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 128



SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

SAIGON
200 — Rue de Champagne
Tél. n° 20615 R. C. Saigon 24

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT **VOTRE DEVOIR**

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 °/₀

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

LA REVUE NATIONALE CHINOISE

REVUE MENSUELLE FRANÇAISE

DE SHANGHAI ET DE LA CHINE

ABONNEMENT :

Tarif international : **1 C $ 20**

Ap^t 8 — 1363, Rue Lafayette — SHANGHAI

Administrateur et Directeur : G. SAX-DARNOUS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

LA REVUE NATIONALE CHINOISE

REVUE MENSUELLE FRANÇAISE

DE SHANGHAI ET DE LA CHINE

■

ABONNEMENT :

Tarif d'abonnement :

I C $ 20

Apt 8 - 1363, Rue Lafayette - SHANGHAI

ADMINISTRATEUR & DIRECTEUR :

G. SAX-DARNOUS

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

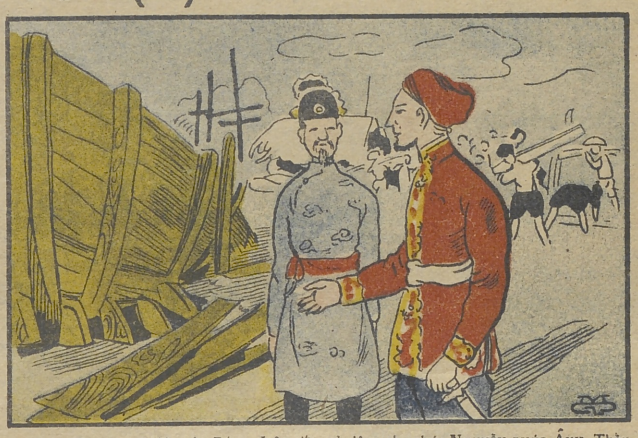


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NHỮNG NGƯỜI PHÁP GIÚP VIỆC VUA GIA-LONG (II)



1/ — Trong trại lính « Ô-Ma » ở đường Frères-Louis tại Saigon bây giờ, còn di-tích đến Hiền-Trung thờ 1.015 tướng sĩ trận vong, trong số đó có một vị tên là MẠN-HOÈ chưởng-vệ. Đó là một người Pháp, chính tên gọi MANUEL.



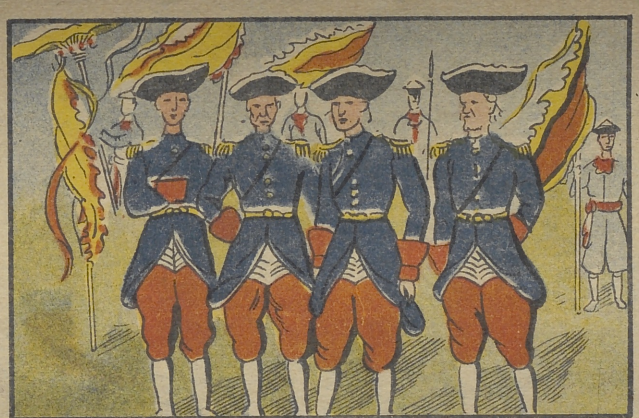
2/ — MANUEL dò đức-cha BÁ-ĐA-LỘC tiến-cử dâng cho chúa NGUYỄN-PHÚC-ÁNH. Thầy MANUEL thông thạo việc đi biển và giỏi võ-nghệ, chúa Nguyễn bèn bổ-dụng vào việc chế-tạo khí-giới và đóng tàu chiến theo phép bên Tây.



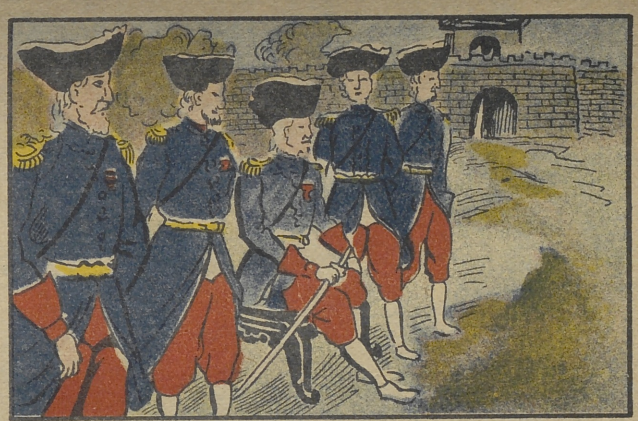
3/ — Tháng ba Nhâm-dần (1782), Tây-Sơn từ Qui-nhơn đem hơn 100 chiến thuyền vào cửa Cần-giờ, đánh nhau với quân chúa Nguyễn ở Ngã-Bảy (gần Ô-Cập). Quân địch ùa vào như nước chảy, xúm vây chiếc tàu đồng của MANUEL. Thủy-thủ hoảng hốt chạy nhảy cả xuống sông.



4/ — MANUEL vẫn chẳng ngã lòng, và giữ một thói quen và tinh-thần của người Pháp là đánh cho đến lúc chết nên dù còn lại một mình trên tàu, vẫn tả xung hữu đột rất can đảm, hễ có tên địch nào nhảy sang tàu đồng thì bị chém chết ngay. Sau không thể cự được nữa mà tàu đã đầy quân địch, MANUEL bèn phóng hỏa vào kho thuốc súng. Tàu bị nổ, quân địch chết hết, những thuyền địch vây xung quanh cũng bị cháy lây nhiều.



5/ — Sau trận này, thiên hạ khen MANUEL là đại anh-hùng. Chúa Nguyễn thương tiếc, liệt vào hạng công-thần, được thờ trong đền Hiền-Trung. Ngoài ra, lại còn nhiều thủy quan Pháp phò chúa Nguyễn như DAYOT, GÉRARD DE L'ISLE-SELLÉ, OLIVIER DE PUYMANEL, LE BRUN.



6/ — GUILLOUX, GIBSON, DE FORÇANT, GUILLON, BARISY, sự-nghiệp ghi vào cuối thế-kỷ XVIII mà nay ta quen nhắc đến. Các ông này đều được phong tới tước hầu.



7/ — Ta lại nhắc đến VANNIER, được vua GIA-LONG tứ danh là NGUYỄN-VĂN-CHẤN (1762-1842). Ông được bổ làm chúa tàu đồng "Phụng-Phi" và cũng đã lập nhiều chiến-công trong các trận thủy-chiến với Tây-Sơn. Ông ở tại nước ta ròng rã 36 năm, lấy vợ là người Huế, được 3 trai 7 gái. Sau ông về Pháp, mất tại Lorient.



8/ — Hơn 20 năm sau, ông PHAN-THANH-GIẢN phụng-mạng sang sứ bên Pháp. Nhơn dịp lễ Vạn-Thọ, các quan sứ bộ đặt tiệc long trọng ở sứ quán, có cả Michel Đức CHAIGNEAU, bà VANNIER là NGUYỄN-THỊ-SEN, con trai là NGUYỄN-VĂN-LÊ và con gái là MARIE tới dự tiệc. Phu-nhân và lệnh-ái đều mặc quốc-phục. Thật là một bữa tiệc có ý nghĩa Pháp-Việt hợp tác.

IDEO-HANOI.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques